BnF Gallica

# La plainte humaine / par Charles Dollfus

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF Gallica

Dollfus, Charles (1827-1913). Auteur du texte. La plainte humaine / par Charles Dollfus. 1891.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
**utilisation.commerciale@bnf.fr**.

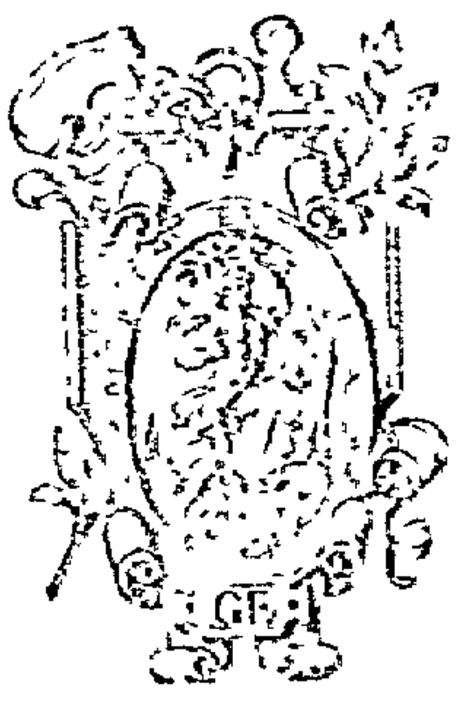
8° R
1163

LA

# PLANTE HUMAINE

PAR

CHARLES DOLLFUS



PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER
(SOCIÉTÉ ANONYME)
33, RUE DE SEINE, 33
1891

Tous droits réservés.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

# LA PLAINTE HUMAINE

R
11163

# DU MÊME AUTEUR

---

A LA LIBRAIRIE FISCHBACHER:

**Loi et miracle.** *Lettre au père Hyacinthe.*
Brochure in-8° . . . . . 15 c.

**Le roman de Darwin.** Brochure in-8° . . 20 c.

**Dialogue sur la montagne.** Brochure in-8°. 50 c.

CHEZ ALCAN:

**Considérations sur l'histoire.** 1 vol. in-8°. 7 fr. 50

**De la nature humaine.** 1 vol. in-8° . . 5 fr. —

**L'âme dans les phénomènes de conscience.**
1 vol. in-12. . . . . 3 fr. —

LA

# PLAINTE HUMAINE

PAR

CHARLES DOLLFUS

PARIS

LIBRAIRIE FISCHBACHER

(SOCIÉTÉ ANONYME)

33, RUE DE SEINE, 33

1891

Tous droits réservés.

STRASBOURG, TYPOGRAPHIE DE G. FISCHBACH. — 979

# AVANT-PROPOS

*Jésus, Bouddha sous une forme nouvelle, Darwin se disputent les âmes à l'heure présente du siècle finissant. Où iront-elles, lequel des trois rivaux l'emportera?*

*A chacun de répondre pour lui-même. Je n'ai voulu que faciliter la réponse à ceux qui me liront en mettant sous leurs yeux, dans un aperçu succinct, les éléments du débat.*

C. D.

# LA PLAINTE HUMAINE

## I

### LES RACINES DE LA CROYANCE : NOS INSTINCTS

L'histoire des religions atteste que la manière de voir ou de croire touchant Dieu et la vie future a varié selon les temps et les lieux, et qu'elle varie encore parmi les hommes. Les partisans des croyances diverses ne s'entendent que sur un point : ils s'estiment mutuellement dans l'erreur. Ce sont des non-croyants les uns à l'égard des autres. Quiconque, en revanche, proclame fausse toute religion, parce qu'il tient pour illusoire le double objet de toute religion de quelque façon qu'on l'imagine, est encore un croyant à sa manière, bien que retourné : il nie

ce qu'il ne saurait vérifier. Le sceptique se place entre deux : il n'affirme pas, il ne nie pas. L'expérience faisant défaut en la matière, il s'abstient de conclure.

Que son doute porte sur l'objet de la croyance ou sur notre incapacité de le saisir, le sceptique au moins ne doute pas de la croyance elle-même, qui est un fait, puisque le croyant existe. A moins d'être sceptique sans profondeur ni critique, à l'instar du siècle dernier et de Voltaire, il ne peut non plus éluder cette question : d'où viennent les croyances religieuses? L'historien des religions, s'il veut mériter son nom, ne se borne pas à décrire des phénomènes, il en recherche les causes. Il tente de comprendre ce qui a motivé telle manière de croire et non telle autre chez tel peuple, chez telle race, chez tel individu qui fut un initiateur : recherche pleine d'attrait, car on y goûte la diversité humaine. Cependant les racines de cette flore religieuse, si variée et si inégale dans ses épanouissements, la diversité humaine ne nous les laisse pas apercevoir ; il est nécessaire pour les découvrir de pénétrer jusqu'aux instincts qui, à quelque degré, se trouvent en tous les hommes, et ne

sauraient manquer nulle part sans que l'homme disparaisse.

Il existe une nature humaine, laquelle est la souche des croyances, des plus élevées et des mieux construites, comme des plus infimes et des plus bizarres. Voilà notre axiome.

L'école de Darwin prétend, il est vrai, ramener les instincts aux habitudes; l'instinct n'est pour elle qu'une habitude acquise et transmise. La sagesse des nations a dit, avant les sectateurs de la déesse Sélection, que l'habitude est seconde nature, chose tellement vraie que sous la seconde il est difficile parfois de retrouver la première. Elle s'y trouve néanmoins et subsiste. L'empire de l'habitude s'étend sur l'homme tout entier, et je suis, quant à moi, enclin à lui faire la part aussi grande qu'on voudra, hormis un point, qui demeure réservé en tout état de cause : c'est que, pour contracter des habitudes, il faut d'abord posséder des instincts. Aucun être qui n'ait une manière d'être; aucun qui, n'importe son organisation, ne se nourrisse et ne se propage. Les espèces végétales, les espèces animales représentent, depuis le lichen et le champignon jusqu'au

chêne, depuis le plus humble des infusoires ou des spongiaires jusqu'au vertébré le plus complexe, une collection de variantes organiques sur ces deux thèmes invariables : subsister comme individu en se nourrissant, comme espèce en se reproduisant. Entre les plantes et les animaux la différence consiste uniquement en ceci : que les seconds, animés, ont conscience de leurs fonctions nutritives et reproductrices, et que la conscience qu'ils en possèdent se traduit chez eux en un désir de les remplir. Ils se sentent attirés vers les choses qui leur permettent de les réaliser. Et voilà précisément l'instinct, attraction ressentie par une réalité consciente, que nous nommons une âme, entre un organe et son objet. Or, pense-t-on que ces besoins de la vie organique, de toute vie organique consciente, se nourrir, se reproduire, ne soient pas de même date que les organes auxquels ils correspondent, dont ils sont le retentissement et comme la voix dans l'âme; supposera-t-on qu'ils aient pu manquer jamais où ces organes, à quelque degré et sous quelque forme que ce soit, existèrent en rapport avec une réalité consciente? Ce serait imaginer que des orga-

nismes conscients ont existé qui, pour se nourrir et pour se reproduire, ont dû en contracter au préalable l'habitude, et se laisser périr afin d'apprendre à vivre, à subsister comme individu et comme espèce.

Si maintenant, de la sphère animale où l'homme demeure engagé par la portion animale de son être, les organes et les instincts de nutrition et de reproduction, nous montons dans la sphère proprement humaine, celle qui commence où l'homme se sépare de tous les animaux au lieu de se confondre avec aucun, c'est un instinct encore qui nous en ouvre l'accès : la curiosité. L'appétit intellectuel, le besoin de connaître, croît avec l'humanité même. Et ce besoin de l'esprit humain est servi par une faculté corrélative, distinctive également de l'homme : la faculté d'abstraction, dont l'instrument est le langage, qui augmente à mesure qu'on s'éloigne davantage de la bête. Si l'homme graduellement se dégage de l'animalité pour s'élever dans l'idéalité, c'est grâce à cette faculté qui l'affranchit de la glèbe de la sensation à laquelle demeurent asservis l'intelligence des animaux et leurs instincts. Otez le

besoin du comment et du pourquoi, la puissance d'abstraire et de parler, il ne subsistera rien de l'homme, car tout le reste, par voie directe ou indirecte, en dérive. Ni la science, ni l'industrie, ni les arts, ni les sociétés politiques, ni la morale, ni la religion n'auraient pu naître si l'homme n'était né d'abord chercheur de causes et de fins, capable d'abstraire et par suite de généraliser, de formuler au moyen du langage ses abstractions et ses généralisations. A quel signe reconnaît-on la supériorité d'un homme, d'un peuple, d'une race, et qu'est-ce qui les fait supérieurs, sinon d'une part le plus vif désir qu'ils éprouvent de savoir, lequel toujours marche de pair avec un plus vif besoin de justice ou d'ordre, de l'autre une plus grande capacité d'abstraire et de généraliser, c'est-à-dire d'apercevoir et de concevoir un plus grand nombre de liens entre un plus grand nombre de phénomènes et d'éléments?

Or, l'on perdrait sa peine en essayant de prouver que la curiosité est un fruit de l'habitude. Celle-ci sans doute l'active et l'aiguise, elle ne l'engendre pas. Et d'où viendrait l'habitude de la curiosité en l'absence de toute

curiosité; comment un exercice intellectuel réitéré, dont le total accumulé, acquis et transmis, constitue l'habitude, débuterait-il autrement que par un premier mouvement de l'esprit à la recherche du comment et du pourquoi des choses? Je défie qu'on me l'explique. Curiosité et puissance d'abstraire, instinct et faculté, sont l'esprit humain sous ses deux faces; il n'y a plus d'esprit humain où elles font totalement défaut, il y en a un où elles se montrent, si faiblement que ce soit. On me dira que l'esprit humain, instinct et faculté, a pour base, qu'il a pour condition organique le cerveau humain; je suis loin de le contester. Mais ce fait, au lieu d'infirmer mon assertion : que la curiosité est un instinct et non le résultat d'une habitude, la confirme au contraire. Unie à un organisme cérébral humain, et servie par celui-ci, la chose consciente que nous nommons âme éprouve sa relation avec un cerveau d'homme dans le besoin de connaître, comme elle éprouve son rapport avec des organes de nutrition ou de reproduction dans le besoin de la nutrition et celui de la reproduction. Sa relation avec un cerveau humain se manifeste

doublement, et par l'action que le cerveau exerce sur elle en y éveillant un désir spontané de connaître, et par la réaction de l'âme sur le cerveau, organisé de manière à la seconder dans son effort pour atteindre l'objet de ce désir qu'il y a d'abord évoqué. De quelque besoin qu'il s'agisse, nous trouvons invariablement l'organe à la fois comme principe et comme instrument de l'instinct. Allez donc, au moyen d'un régime d'entraînement intellectuel, inspirer de la curiosité à qui n'a pas cerveau d'homme! Le désir de connaître et la faculté d'abstraire, s'ils étaient, sur notre terre, compatibles avec des conditions organiques cérébrales autres que celles qui font de l'homme ce qu'il est, eussent amené des espèces animales à concourir avec la nôtre dans la carrière des sciences. Ce n'est pas le temps qui leur aurait manqué pour cela; les plus intelligentes sont nos contemporaines, plusieurs nous ont précédés sur notre commune planète. Nous n'avons pas ouï dire cependant qu'il se soit montré vestige quelconque d'une science éléphantine, simienne, ou autre, L'homme ne connaît de science que la science humaine, et s'il était avéré que le cerveau

humain est un cerveau d'animal perfectionné, il s'ensuivrait que l'homme se serait détaché de l'animal pour former un règne à part, le règne de l'idéalité, à l'instant où le premier cerveau d'animal ainsi perfectionné aurait allumé en l'âme, consciente de ses organes dans ses instincts mêmes, le moindre désir de savoir, et doté l'âme en même temps de la moindre faculté d'apprendre. N'importe la faiblesse d'un premier désir de savoir et celle d'un premier raisonnement : l'étincelle est déjà le feu, et de même nature que l'incendie. Ce n'est pas ici de quantité mais de qualité, ce n'est pas d'intensité mais de spécificité qu'il s'agit. Où le minimum du phénomène de conscience apparaît, il y a conscience, séparée de l'inconscience par l'infranchissable; où se montre la plus imperceptible curiosité, la curiosité existe: une espèce animale qui sentirait en elle s'éveiller le désir du pourquoi et du comment des choses, de leur cause et de leur but serait à l'aube d'un jour qui ne cesserait plus de croître. On la verrait lentement, mais infailliblement, émerger des limbes de l'animalité, se détacher de la glèbe des sensations par la

seule énergie d'un instinct nouveau ajouté aux deux instincts qui constituent l'animal, le nutritif et le reproducteur, et créer, au-dessus de la région où agissent exclusivement ceux-ci, une espèce idéalisante se nourrissant en esprit d'idées, se propageant, de génération en génération, par l'idée transmise au moyen du langage. Telle est notre espèce.

Ces préliminaires, digressifs en apparence, nous amènent en face de notre sujet; ils vont nous permettre d'y entrer de plain-pied et à fond.

La curiosité, qui régit l'homme intellectuel, le place sous la loi de la causalité et de la finalité. Elle impose à l'esprit la foi en des causes et en des fins. L'homme pensant ne déduit pas l'idée de cause et de fin de ses raisonnements, il raisonne au contraire en vue de découvrir des causes et des fins; il y croit avant de les chercher, autrement les chercherait-il? Ainsi que tout instinct, l'instinct intellectuel cherche son objet, et en le cherchant l'affirme. Que l'esprit humain cesse de sentir en lui cette affirmation de causes et de fins impliquée dans le besoin qu'il en éprouve, il ne se mettra plus en quête

des unes ni des autres; il demeurera immobile, n'ayant aucune raison de raisonner; il cessera d'être, parce qu'il cessera d'être curieux, de se demander le pourquoi, c'est-à-dire le but, le comment, c'est-à-dire l'origine des phénomènes dont ses sensations lui apportent le témoignage. La curiosité cessant, et avec elle le raisonnement qu'elle met en branle, où sera l'homme? Il pourra subsister de l'intelligence en lui; ce qui en subsistera, plus ou moins, peu importe, ne sera comme la pensée des animaux qu'au service du corps, et non plus au service de l'intelligence elle-même. Vous aurez un animal de plus, le plus intelligent des animaux, mais un animal seulement.

Nous discuterons apparemment toujours sur la nature des causes et des fins; nous ne cesserons pas de croire qu'il en existe, de penser, de raisonner comme s'il en existait, lors même qu'il n'en existerait pas.

Si telle est l'essence de l'esprit humain, ce n'est pas miracle qu'il affirme une cause et une fin des choses, et partant de l'homme; le miracle serait qu'il en fit l'objet d'une négation. Mais de quelle cause et de quelle fin s'agit-il

pour l'homme avant tout? Il s'agit de sa propre cause et de sa propre fin ; car au fond il ne s'intéresse à celles des choses que parce qu'il sait ou parce qu'il sent qu'elles coïncident avec les siennes, et réciproquement. En d'autres termes, il sent confusément, avant de l'apercevoir clairement, sa relation d'esprit avec l'univers dont il fait partie. Une fois ébranlé à la poursuite du principe et du but des phénomènes, comment l'esprit s'arrêterait-il? Son point d'arrêt ne pourrait se trouver que dans une première cause sans cause elle-même, dans une dernière fin sans fin aucune par delà. Qu'il y ait une seule cause première ou qu'il y en ait plusieurs, en vertu de son besoin de causalité notre pensée tend vers le primitif; qu'il existe une seule fin collective et dernière ou qu'il en existe plusieurs des choses et des êtres, c'est au définitif que tend son besoin de finalité.

Ces causes ou cette cause premières, ces fins ou cette fin dernières, il est imposé à notre pensée de les chercher, il semble lui être refusé de les trouver. Aussi, nombre d'hommes, las des controverses qui prennent l'absolu pour objet, en sont-ils venus à se dire : Ne cher-

chons plus ce que des hommes ne sauraient trouver, quittons une fois pour toutes le champ de l'inconnaissable, celui de la métaphysique et de la théologie, pour nous établir sur le terrain solide et progressivement exploré des causes secondes et des finalités réciproques, qui sont les rapports des choses entre elles dans leur rapport avec nous.

Voilà la position où s'est cantonnée systématiquement l'école des positivistes, et celle des agnostiques.

Cependant l'on ne réussira pas, en plaçant au rang d'hypothèses invérifiables tous les systèmes ontologiques et théologiques, à détruire la racine d'où ces systèmes sont nés. Quoi qu'il advienne des conceptions de la métaphysique ou de la théologie, l'esprit humain, étant ce qu'il est, ne se tiendra pas pour satisfait de ne saisir que des liens entre des phénomènes. Son incapacité d'atteindre les causes et les fins suprêmes, fût-elle reconnue définitivement par tous, n'éteindrait pas le désir qu'il a de posséder celles-ci. Ignorant leur nature, il ne cesserait pas de croire qu'elles existent. Par cela seul qu'il pense sous l'empire du besoin de cause

et de fin, il ne réussira jamais à se prouver à lui-même qu'il est sans une cause et qu'il est sans une fin, quand même, je le répète, il se résignerait à écarter sans retour toute hypothèse, toute spéculation, toute croyance quelconque à leur sujet.

Par l'affirmation qu'elle implique de l'existence de causes et de fins, la curiosité ouvre devant l'homme les portes de la religion, mais elle le laisse sur le seuil. Ce seuil n'est franchi que sous l'impulsion du cœur. L'esprit a sa loi, le cœur a la sienne : il vit enchaîné au désir de la félicité. Une cause et une fin des hommes qui ne leur assureraient pas un progrès de leur être, en même temps que du bonheur auquel ils aspirent tous, lors même qu'elles satisferaient au besoin de l'intelligence ne satisferaient pas à celui du cœur ; ce que le cœur réclame, c'est une fin heureuse en relation avec une cause qui la lui garantisse en vertu de son essence même. Et quel autre Dieu qu'un Dieu bon pourrait avoir destiné ses créatures au bonheur ? La logique intime du christianisme gît là. Le christianisme est suspendu à l'attribut de la bonté. D'autres dieux ont été, par l'ima-

gination humaine, nantis des attributs de l'intelligence, de la puissance, de la justice bien ou mal conçue : le Dieu chrétien est le Dieu bon, et qui, parce qu'il est bon avant tout, commande la bonté aux hommes, ses enfants, et les destine au bonheur. La racine du Dieu chrétien, celle d'ailleurs de toute divinité bienfaisante, est le besoin du bonheur. C'est aussi la racine du prêtre, du pasteur, du laïque, et de quiconque nourrit par la foi ce désir universel, qui est le cœur même. L'idée du Père et l'idée du ciel sont les conceptions du chrétien touchant la nature de la cause et de la fin des hommes. Il n'y a pas lieu de s'étonner qu'elles aient fait irruption dans l'histoire humaine, je m'étonnerais plutôt, si notre étonnement n'était pas toujours de l'ignorance, qu'elles y soient apparues si tard. Leur vertu de contagion n'est pas plus miraculeuse que leur origine; elle réside au même lieu ; elle a le même point de départ : n'importe quelle forme de christianisme, ou présente ou future, serait détruite si l'on pouvait extirper le désir du bonheur des poitrines humaines. Le peut-on, le pourra-t-on jamais? Tous les hommes, plus ou moins, ont

été malheureux ; aucun homme nulle part n'a souhaité ni ne souhaitera de l'être. Plusieurs se sont infligé des souffrances et même des tortures volontaires ; c'était en vue de gagner par des tourments passagers une joie éternelle. Si des hommes, d'autre part, ont sombré dans le désespoir, ce n'est pas qu'ils aient en eux anéanti le désir du bonheur, et par conséquent celui d'une existence future et meilleure que celle dont ils jouissaient, c'est au contraire parce qu'ils se trouvaient possédés du désir propre à tout être vivant, que Spinoza appelait : le désir d'être et de persévérer dans son être ; Chateaubriand : la manie d'être.

Chaque être a sa manière d'être auquel son désir d'être se rapporte, sur lequel il se modèle. Ses jouissances et ses peines se conforment à son organisation. Désirer d'être heureux revient à désirer d'être suivant sa manière d'être. La pleine jouissance, pour un être quelconque, consiste dans le plein épanouissement de sa nature propre, dans la complète possession de lui-même, dans la satisfaction sans réserve de ses instincts à l'aide de ses facultés et des objets qui leur correspondent. Jouir revient à cela ;

souffrir, c'est avoir conscience d'une restriction apportée du dehors à l'expansion d'une âme, la vôtre, unie à tel corps et à tel milieu planétaire et social. Tels nous sommes, tels nous imaginons le bonheur, en d'autres termes, la jouissance. Celle-ci se déduit dans son espèce de l'espèce du besoin auquel elle se rattache; le nombre, la qualité des souffrances et des jouissances, des peines et des joies d'une âme consciente et voulante se trouvent en connexion avec le nombre et la qualité des instincts qu'elle éprouve dans son union avec son milieu corporel, son milieu cosmique, et en ce qui concerne l'homme, avec son milieu social. Peuples et races n'ont imaginé des cieux différents que parce que le bonheur s'est offert à leur pensée sous des aspects différents. Étudiez les cieux et les dieux que les hommes ont créés jusqu'à ce jour, vous saurez en quoi leurs désirs ont varié, en quoi ils se sont ressemblé. Quant au cœur humain, qui est, sous toutes les formes qu'il revêt, le désir de vivre et de jouir, vous le sentirez palpiter dans l'idée du ciel ou de l'enfer, des dieux bienfaisants, et des dieux redoutables, également nés de l'espoir d'être heureux : on

ne craint que de ne pas voir se réaliser ce qu'on souhaite.

L'homme a été défini : un désir de bonheur et une faculté de raisonnement. Désirer et raisonner, en effet, c'est tout l'homme ; la définition l'épuise, et quelque variés et ondoyants que se montrent les hommes, sous cette double face, l'homme réside en eux tous. Le raisonnement humain né de la faculté d'abstraire et de généraliser, en un mot d'idéaliser, ne crée pas le désir de l'être et de la persévérance dans l'être antérieur à tout raisonnement ; il lui fournit en revanche, avec l'aide de l'imagination donnant forme sensible à nos abstractions, des moules intellectuels dans lesquels il se loge. Ces moules, l'intelligence humaine qui grandit les brise et les remplace, sans que change ni que disparaisse le désir de l'être ou du bonheur qui successivement en prend possession. Telle est l'histoire des religions, dont le facteur muable est l'idée, dont les facteurs immuables sont le vœu de l'existence, associé au besoin de causalité et de finalité, toujours identiques sous quelques traits qu'ils se présentent, en quelque notion qu'ils s'insinuent pour la remplir et l'animer de leur souffle.

Les croyances religieuses mêlent ensemble le cœur et l'esprit, le sentiment et l'idée, sans les confondre. L'esprit humain, c'est-à-dire l'âme pensante à l'aide d'un cerveau humain, dominé par sa loi intérieure, affirme et cherche une cause et une fin de l'homme, qu'il unit en mettant la première en connexion avec la seconde pour en faire une cause finale. Le cœur, ou l'âme désirante introduit, sous l'empire de sa loi, dans la notion de cause finale, le désir de la félicité: elle unit la finalité à la félicité, en faisant du bonheur le but vers lequel s'acheminaient les êtres. Par voie de conséquence en quelque sorte rétroactive, elle insinue l'idée de bienveillance dans une cause imaginée comme ayant voulu ce but.

Tout est-il dit cependant, et, par l'alliance de l'esprit et du cœur, la religion sort-elle achevée, ainsi que leur expression suprême, des instincts et des facultés de l'humaine nature? Non, il est nécessaire pour compléter l'œuvre que l'homme moral se joigne à l'homme intellectuel et à l'homme affectif. L'histoire des religions nous en apporte le témoignage. L'homme, en tant qu'être moral, gît dans l'idée du devoir.

Mais ce n'est pas, qu'on veuille bien y prendre garde, telle notion du devoir qui constitue l'homme moral, c'est la capacité d'engendrer une notion du devoir quelle qu'elle soit, ou pour mieux dire la notion d'un devoir. Les pommiers ne produisent pas tous les mêmes pommes, ni de même qualité, ils produisent tous des pommes. L'idée que les hommes se sont faite, et se font encore du devoir à l'heure présente dans les différents lieux de la terre, est loin d'être identique : elle diffère singulièrement, malgré certains points de concordance qui augmentent et qui se précisent davantage à mesure qu'on s'élève plus haut dans l'échelle morale. Il n'en reste pas moins que tous les hommes engendrent, et d'eux-mêmes, une idée quelconque de quelque chose qui doit être fait, d'une règle de leurs actions. L'homme se cherche une autorité ; il la trouve partout, bonne ou moins bonne, et ce n'est pas du dehors qu'il la tire : la nature extérieure, élémentaire ou animale, a des lois qu'elle suit ; elle ignore le sentiment particulier qui porte notre espèce à se subordonner à quelque chose qu'elle érige en un idéal de conduite, lequel représente

une généralisation et une abstraction de notre esprit. La faculté d'abstraire et de généraliser, encore qu'indispensable à la naissance de l'idéal moral, n'en détermine toutefois pas l'éclosion. Ce qui dans l'intelligence éclôt sous forme d'une notion qui obligerait la volonté, cela se trouve en germe dans un besoin irréfléchi, antérieur à n'importe quel mode de représentation de ce qui doit être fait. Ici encore nous discernons un instinct au point de départ, celui qu'on appelle communément le sens moral. Ce sens est celui du juste, mais en tant seulement qu'il implique dans l'homme un désir naturel de la justice et la capacité de s'y élever en s'en formant une notion : à quoi les hommes n'arrivent pas d'emblée, ils l'ont prouvé et le prouvent. L'expérience proclame qu'ils ne débrouillent qu'à grand' peine, à travers leurs erreurs et leurs iniquités entassées, ce qui est juste et ce qui ne l'est pas. La justice a son histoire, qui est celle de la conscience humaine, l'histoire même du progrès de l'humanité dans les hommes.

Regardons-y bien toutefois. Ce besoin que nous appelons tour à tour sens moral, instinct de justice, est-il vraiment un besoin de notre

nature irréductible à aucun autre? En l'examinant de près, on s'aperçoit qu'il est, non pas un instinct spécial, mais l'application spéciale d'un instinct plus vaste, et qui, de même que la curiosité, siège en l'esprit: l'instinct de l'ordre. Du besoin d'ordre naissent l'idée morale et la morale elle-même, qui n'est à vrai dire que la création laborieuse et progressive de l'ordre dans l'humanité. Nous avons reconnu que notre espèce, spontanément curieuse, se trouve, en tant que pensante, sous la loi de la causalité et de la finalité. Le besoin du comment et du pourquoi n'est pas seul pourtant à régir l'esprit humain; un autre désir le gouverne et le possède. Notre pensée ne tend pas seulement à des causes et à des fins, et, dans sa visée définitive, à une cause première et à une fin dernière, elle cherche l'ordre; le génie de l'ordre est en elle, il est le sien: génie de synthèse qui réclame entre les éléments, et les phénomènes composés d'éléments, choses ou êtres, des concordances, des liens qui les enchaînent les uns aux autres dans l'espace, dans le temps, et qui en fassent un ensemble. L'esprit aime ce qui est ordonné, il ne se sent à l'aise, il ne respire qu'au sein de l'ordre;

le désordre l'inquiète, le chaos l'asphyxie. Ce que l'homme saisit et chérit dans les œuvres de la nature, c'est leur liaison harmonieuse, il ne saisit les phénomènes qu'à la lumière de leurs mutuels rapports. Ce que l'homme crée à son tour, langages, sociétés, institutions et lois, œuvres d'art, œuvres d'industrie, religions enfin, il le crée sous l'inspiration de l'ordre dont le besoin le domine et au moyen du concours qu'il établit entre des parties diverses tirées d'une multiplicité préexistante. Il a l'instinct du groupement, du tout, bref l'instinct de synthèse: n'est-il pas lui-même une synthèse?

De ce point de vue nous découvrons que la justice sociale représente l'ordre appliqué aux rapports mutuels des existences et des volontés humaines, l'ordre humain compris et réalisé par des hommes. Dans son application à la cause première, l'idée de la justice devient pour nous celle d'une cause imaginée comme le siège de l'ordre universel, en laquelle réside par conséquent aussi le principe de la raison et de la justice dont l'ordre est l'essence. Appliquée à la fin dernière des êtres, de l'être humain en particulier, elle devient l'idée d'une

fin conforme à l'ordre, qui exige la corrélation des instincts avec leur objet sous peine de se résoudre en désordre, et par conséquent une destinée de notre être corrélative à son besoin d'être et de progrès dans l'être. Voilà comment les instincts de cause et de fin, lesquels ensemble constituent la curiosité, et celui de l'ordre, se combinent sans se confondre dans notre conception religieuse.

L'homme est un produit de l'ordre. Il ne subsiste corporellement que par le concours des éléments de son corps et la finalité respective de ses organes; intellectuellement que par la liaison et le concours respectif de ses facultés; spécifiquement que par la mutuelle finalité des individus, et des composés humains, des groupes sociaux qu'ils engendrent. L'ordre qui est en lui, qui lui permet d'exister et de penser, et cela sous la loi même de l'ordre, il serait contradictoire que l'homme ne le cherchât point dans les phénomènes qui l'environnent et dans ceux qui l'ont précédé, dont les uns ont rendu possible son avènement, dont les autres, par les relations qu'il soutient avec eux et qui le soutiennent, lui permettent (car ils sont la condition de son

existence), de rester présent dans un univers ordonné.

En creusant l'idée de justice, c'est donc l'instinct de la raison qu'on trouve à sa souche, c'est le besoin de l'ordre et de la logique : si ce besoin n'existait pas, les hommes ne seraient jamais sortis de l'état brutal pour s'élever jusqu'à l'état moral : la conscience humaine ne serait pas née. Sans doute l'esprit, obéissant à son instinct de curiosité, n'aurait pas moins fourni l'idée d'une cause et d'une fin de l'homme; le cœur, obéissant à son besoin de félicité, n'aurait pas moins invité l'imagination, toujours prompte à le servir, à introduire dans l'esprit l'image de dieux ou d'un Dieu bienfaisants, celle d'une fin ou d'une destinée heureuse des âmes. Mais l'instinct de l'ordre faisant défaut, qui est la loi souveraine de l'esprit en tant que raison, ni le besoin de cause et de fin, ni le besoin de félicité n'eussent porté les hommes à revêtir la cause première de l'attribut de la raison, à concevoir la fin dernière des choses, des êtres, de l'homme, comme un triomphe de l'ordre par la justice et de la justice par l'ordre. Étant donnée la curiosité, l'idée de cause et de fin devait

naître inévitablement dans l'intelligence; étant donné le désir de l'être et du bonheur, bref le cœur humain, l'idée d'une cause bonne et celle d'une fin heureuse devaient en sortir de même inévitablement. Étant donnée la raison, c'est-à-dire le besoin de l'ordre, dans l'esprit des hommes, ceux-ci devaient en venir à concevoir en Dieu le législateur et le juge à côté du père, à placer auprès de l'attribut de la bonté et de l'amour celui de la justice, en n'acceptant pas que la fin céleste et dernière, le bonheur, puisse être atteinte en dehors des voies prescrites par Dieu, principe de l'ordre, aux âmes engagées sur ce globe en des organismes humains. Le père sans le juge, l'amour sans la justice, le cœur l'eût accepté, car il est partial de sa nature; la conscience née de la raison ne le pouvait, si elle ne devait abdiquer. Elle y réussit moins à mesure qu'elle grandit, qu'elle se fortifie en s'épurant dans une plus claire notion, dans un sentiment plus vif de ce qui est rationnel, partant juste. Les dieux qu'elle dépasse en justice, elle les anéantit, tout dieu cessant de l'être en cessant d'être, par le croyant, envisagé comme supérieur à lui. Le Dieu des chrétiens subirait

le même sort, si les chrétiens cessaient de voir en lui et d'y sentir la justice. Son arbitraire reconnu le détrônerait dans la conscience du juste; et dût-il, malgré cela, régner encore sur l'imagination, ce n'est plus comme Dieu, c'est comme Satan qu'il apparaîtrait. L'homme aurait alors à s'enquérir d'un nouveau Dieu qui fût à ses yeux la justice, ou bien il devrait renoncer à croire qu'il existe aucun Dieu. Le génie des religions primitives, on l'a remarqué, se montre plus naturaliste que moral; la puissance est, dans les dieux primitifs, ce que le cœur redoute ou courtise, l'attribut essentiel, presque exclusif. A mesure qu'on avance, la foi revêt un caractère plus moral, le contenu des dieux étant emprunté à une conscience qui s'élève; et si la tendance monothéiste s'accuse parallèlement à la tendance morale ou rationnelle dans les religions, c'est que les forces naturelles diverses, et les attributs de l'homme que les croyances inférieures ont personnifiés, convergent de plus en plus en la notion d'un principe d'unité, à la fois régulateur de l'ordre par la loi dans l'univers et dans l'homme. Sans unité suprême et souveraine, en effet, point d'ordre.

Dans la religion chrétienne, tous les instincts de l'homme, aidés de sa faculté d'abstraction et d'imagination, d'idéalisation en un mot, se sont associés et pour ainsi dire coalisés : ils ont fait œuvre humaine. L'homme est là, présent tout entier : esprit, cœur, conscience. Le christianisme constitue un chef-d'œuvre d'anthropomorphisme. Et qu'on ne dise pas que c'est sa faiblesse, c'est sa force. L'anthropomorphisme est la loi de l'homme ; le savant dédaigneux des croyances se figure-t-il qu'il n'en fait pas? Il est obligé de penser en homme, sous l'empire des lois qui du dedans régissent l'esprit humain. Seulement, il demeure en route ; le croyant va plus loin, il va jusqu'au bout ; il appelle tout l'homme au secours de l'homme, le cœur et la conscience, et non pas l'esprit, la science et le raisonnement seuls, qui nous laissent en suspens. Faire de l'anthropomorphisme, qu'est-ce donc que cela signifie, sinon que l'homme reste homme quoiqu'il sente, qu'il désire, qu'il pense et qu'il veuille?

Toutefois, chaque homme a le droit de penser aujourd'hui, et beaucoup d'entre nous pensent que des conceptions démontrées si variables par

l'histoire des religions, au sujet d'une cause et d'une fin qui elles-mêmes ne sauraient varier; non plus que l'ordre qu'elles réalisent, ne sont que des conjectures, encore qu'elles soient toutes explicables, toutes motivées, et qu'elles aient leur raison d'être dans l'état mental, affectif et moral de ceux qui les firent vivre, agir, en les incorporant à leurs âmes.

# II

## JÉSUS ET LE PÈRE CÉLESTE

Saint Augustin a dit qu'il ne serait plus chrétien s'il ne croyait pas au miracle. Il n'a pas vu que ce qui le faisait croire au miracle était son désir des choses que le miracle devait prouver. Quoique environné à sa naissance de l'atmosphère du surnaturel, le christianisme, n'a pas en lui ses origines. Miracles, légendes, théologies ne sont que des enveloppes: le noyau c'est le cœur. Toutes les controverses auxquelles l'évangile a donné lieu, toutes celles qui l'ont aujourd'hui pour objet ne touchent pas au fond, elles ne vont pas au vif de la croyance chrétienne. Celle-ci n'est atteinte que si l'on met en doute l'existence du Père, d'où dérive la foi au ciel. Cessez de croire au Père, vous ne serez plus chrétien, dussiez-vous accepter tous les miracles du monde. Croyez-y, vous resterez chrétien, quand même vous rejetteriez

tous les miracles, et aussi toutes les théologies; quand même vous iriez jusqu'à douter que Jésus ait vraiment existé, comme quelques-uns doutent de l'existence d'Homère, ou de celle de Romulus dont ils font un personnage mythique. Paternité divine, fraternité humaine, perspective céleste : dans ces trois mots tient le christianisme. Le reste est surérogatoire, à côté, ou faux.

Débarrassé de l'appareil théologique, combien l'évangile est facile à comprendre ! Le cœur aussitôt l'épouse, car il s'y reconnaît. Le plus inculte des hommes, le plus naïf le saisit d'emblée, alors que les subtils en perdent le sens dans leurs controverses. Ce n'est pas d'aventure que Jésus disait : « Laissez venir à moi les petits enfants; heureux les simples d'esprit ! » L'enfant auquel on demandait ce qu'il désirerait et qui répondait : « Ne jamais souffrir et ne jamais mourir », parlait pour tous les hommes, qui par là sont des enfants et le resteront. Ce qu'un esprit inculte ne peut s'assimiler du christianisme, tenez pour certain que cela reste en dehors; ce dont un esprit simple s'empare aussitôt, soyez assuré que cela en fait partie.

Quel homme, sur toute la surface de la terre, ne vous comprendra si vous lui dites : nous avons un Père commun qui nous aime, qui veut que nous devenions heureux parce qu'il nous aime, et qui ne nous demande pour nous rendre heureux après la mort que de nous aimer à notre tour les uns les autres et de nous entr'aider, ainsi qu'il sied à des enfants d'un même Père, à des frères. Ces propositions étant empruntées à l'idée de la famille, laquelle existe en tout lieu à quelque degré, pénètrent sans résistance dans les esprits où elles n'évoquent que des images relatives à la vie accoutumée, des représentations analogues à ce que font et à ce que sont les hommes partout. La vie patriarcale n'a-t-elle pas été la première forme et l'embryon des sociétés ? Or l'idée chrétienne transpose le patriarcat, le gouvernement du père de famille, dans l'ordre céleste.

Prenez vos lunettes, théologiens, armez-vous de la loupe, exégètes raffinés, pour lire le texte des Évangiles : vous n'aurez sous les yeux qu'une copie plus ou moins effacée du texte original, de l'évangile primitif gravé dès son

origine dans le cœur humain. Antérieur aux textes écrits, cet évangile avant la lettre leur survivrait, parce qu'il préexistait, si ceux-ci devaient périr. C'est au désir de vie et de félicité que les pages de l'Évangile adhèrent en vertu d'une puissance d'aimantation morale. Ce désir cessant, elles tomberaient comme feuilles mortes.

Le cœur humain, qui est ce désir, identique en tout lieu, à toute époque, fait des hommes des contemporains à travers les âges, des égaux à travers les distances. Idées, mœurs, institutions changent, il demeure invariable. Ce que le sauvage demande à son fétiche, c'est ce que le chrétien demande au Père qu'il prie: l'affranchissement de la douleur et de la mort. Il y a chez le chrétien une conception morale supérieure qu'il insinue dans la représentation de son Dieu, dans le commandement que celui-ci lui impose, dans l'image qu'il se fait du progrès de son être, et de la béatitude céleste, à laquelle son obéissance au commandement paternel doit le conduire. Cependant, à travers leurs différences, qu'il s'agisse de la plus grossière ou de la plus élevée, on aperçoit aussitôt le fond

commun de toutes les croyances dans l'aspiration commune qui les fait naître. Supprimez cette aspiration au bonheur, la moralité pourra rester, toute religion s'évanouira : un principe bienveillant ne sera plus réclamé, ni un état de béatitude future qu'il est destiné à nous garantir, dont il est la souveraine caution. Cessant d'éprouver le besoin d'être et de persévérer dans l'être, comme s'exprime Spinoza, nous aurons cessé d'imaginer ce qui a pour objet de le satisfaire.

Ce besoin subsistant, et il subsiste, la question de la durée du christianisme se pose en ces termes : les hommes d'aujourd'hui peuvent-ils continuer de croire au Père, imaginé comme le garant de leur bonheur d'outre-tombe, sous la seule condition qu'ils se conformeront à sa loi et se comporteront fraternellement ?

La difficulté de croire ne vient pas des textes, puisque ces textes au fond s'accordent avec le cœur des hommes, et aussi avec leur conscience. Elle ne vient pas davantage de ce que la pensée des hommes d'aujourd'hui se montre réfractaire à la foi en la naissance et en la nature miraculeuse de Jésus. Cela est secondaire, je le

répète. La difficulté naît du contraste qui existe entre la croyance chrétienne et les faits tels que la nature nous les impose. C'est une lutte de la croyance et de l'expérience, bien autrement profonde que celle de la raison et du miracle. Entre la nature et nous, l'araignée magique qui habite nos cerveaux avait tissé les voiles des poétiques fictions; le voile est déchiré, le tête-à-tête a commencé entre le désir de nos cœurs, la revendication de nos consciences et le fait qui de toutes parts les presse, les déconcerte, s'il ne les conspue. Nous cherchons vainement dans le spectacle des choses l'être bienveillant et paternel que nous supposons à leur origine, dont notre besoin de bonheur a suscité la représentation en notre esprit, nous y cherchons vainement aussi les traces de ce que réclame notre sens moral et de ce que nous appelons justice. Les faits obstinément nous refusent leur appui.

« La nature, écrivait déjà Pascal, ne m'offre rien qui ne soit matière de doute et d'inquiétude. Si je n'y voyais rien qui marquât une Divinité, je me déterminerais à n'en rien croire. Si je voyais partout les marques d'un Créateur, je reposerais en paix dans la foi. Mais, voyant trop

pour nier et trop peu pour m'assurer, je suis dans un état à plaindre, et où j'ai souhaité cent fois que, si un Dieu soutient la nature, elle le marquât sans équivoque; et que si les marques qu'elle en donne sont trompeuses, elle les supprimât tout à fait; qu'elle dît tout ou rien, afin que je visse quel parti je dois suivre. »

Sommes-nous plus avancés que Pascal?

A mesure que nous en approchons davantage par l'observation, la nature semble nous dire plus clairement qu'elle ne se soucie pas de nous être agréable, que son principe, quel qu'il soit, ne nous a pas destinés à être heureux, mais seulement à être, et que même lorsqu'il nous permet la jouissance, ce n'est pas la jouissance qu'il entend nous procurer.

Regardons à ce qui est. Nos corps sont soumis, ainsi que ceux des animaux et des plantes, à la loi de nutrition qui conserve les individus, à la loi de reproduction qui conserve les espèces en faisant naître d'individus existants des individus nouveaux qui les remplacent. Aucune de ces deux fonctions, dont les plantes, les animaux, et les hommes en tant que corporels n'offrent que des variantes, ne saurait être consi-

dérée comme ayant pour fin d'assurer le bonheur des créatures qui les accomplissent. L'instinct nutritif et l'instinct générateur les poussent à se conserver en s'alimentant, à se reproduire en s'accouplant: voilà tout, et leur résultat indique l'objet de ces instincts, qui sont les forces régulatrices du mouvement des organismes, comme la gravitation est la force régulatrice du mouvement des astres. Il n'est pas douteux qu'à leur occasion l'être qui s'y conforme éprouve une jouissance; c'est un plaisir de manger quand on a faim, une volupté de satisfaire l'appétit sexuel quand il s'est éveillé. La jouissance accompagne tout besoin satisfait, depuis le nutritif et le générateur qui concernent le corps, jusqu'aux besoins de cause, d'ordre, de but et de progression, qui concernent l'esprit. La souffrance, au contraire, escorte tout besoin inassouvi, quel qu'il soit. La nature, ou si l'on préfère s'énoncer ainsi, le principe des choses induit les êtres à réaliser leur loi par la jouissance qu'elle attache à son accomplissement, elle les empêche de s'en écarter ou bien elle les y ramène en liant une souffrance à son infraction. Mais dans aucun cas, qu'ils jouissent ou

qu'ils pâtissent, peine ou bien-être n'apparaissent que comme des moyens, non comme des buts.

S'il est conforme au principe des choses qu'il y ait des êtres et que ceux qui meurent soient remplacés par ceux qui naissent, il ne paraît donc en nulle façon que ce principe destine n'importe quel être au bonheur. Le bonheur des créatures est si peu ce que la loi qui les gouverne a pour objet, qu'au prix du supplice et des affres de la chair sanglante elle livre les unes en aliment aux autres, ne voyant dans celles qui sont dévorées vivantes que des aliments pour celles qui les dévorent, aussi bien que s'il ne s'agissait que d'un amas de matière insensible à transformer: c'est sa transsubstantiation à elle, et le sacrifice, le grand mystère s'accomplit à chaque instant sur ses autels ensanglantés. Allez donc lire le dessein de rendre les créatures heureuses dans les griffes du tigre, dans les serres du faucon, dans les crocs du loup, dans les replis et le venin du serpent! Jolie école d'amour et de pitié, que nous fréquentons à notre manière, puisque nous mangeons les animaux qui sont de notre goût, sans

compter qu'après avoir renoncé à nous manger corporellement, nous n'avons pas cessé pour cela de nous livrer à l'anthropophagie morale.

L'auteur de l'*Ethique* se plaisait, dit-on, à voir se battre près de leur proie des araignées qu'il mettait en présence; il devait se complaire à regarder le chat jouant avec la souris agonisante, plus agonisante d'effroi que de mort. Cela sent la nature. Cela sentait peut-être le Dieu de Spinoza, qu'il concevait identique à la nature; cela ne fait pas rêver du Père céleste, père des animaux aussi bien que des hommes, car il les a également créés. Ah! cette loi de la nutrition, elle a visage angélique lorsque nous la contemplons dans la mère qui allaite son enfant en lui souriant. Elle a visage diabolique, et pourtant c'est la même, quand nous voyons la panthère embusquée sauter sur le dos de la gazelle, qui plie et dont elle fait craquer les os, le boa s'enrouler autour de sa proie convulsée. Ces craquements d'os broyés n'évoquent pas l'image du Dieu paternel dont le chrétien nourrit son espoir.

Je ne parlerai pas des famines qui ravagent des pays entiers, faisant périr en face les uns

des autres, sous le ciel du bon Dieu, les pères, les mères, les enfants, les meilleurs et les pires sans distinction; ni de la famine lente qui s'appelle la misère: pareilles, les premières aux grandes épidémies, la seconde aux maladies qui s'attaquent en détail à nos organes et qui sans cesse renaissent, causées la plupart, nous ne le savons que d'hier, par des vivants microscopiques qui s'alimentent également de nous. Ne faut-il pas se nourrir pour vivre? le microbe n'a-t-il pas droit à l'existence aussi bien que nous du moment qu'il existe? On pourrait objecter que ni la famine ni la maladie ne sont conformes à la loi du corps qu'elles détruisent et supplicient, qu'au contraire elles représentent des infractions, quoique involontaires, à la loi. Chose incontestable, mais qui ne prouve pas que Dieu soit bon, à moins qu'elle ne prouve qu'il est impuissant à réaliser sa bonté.

Elle est vraiment terrible, cette loi de la nutrition qui gouverne toute chair. Si elle met notre esprit à la recherche de ressources et le rend ingénieux — *messer gaster, magister artis ingenique largitor venter* — comme elle s'en-

tend encore mieux à l'asservir, à le river à la glèbe du corps, à faire de nous des bêtes pensantes en quête de l'aliment, sans compter le vêtement, l'abri; et des bêtes haineuses par surcroit, frauduleuses, armées des crocs d'un égoïsme féroce aiguisé par la pensée! Comptez les hommes qui ne vivent que pour s'empêcher de mourir, dont l'intelligence, ainsi que chez les animaux, ne s'emploie qu'au service du corps! Les anges, sans doute, s'alimentent en respirant, ils se nourrissent d'air, et du plus pur, du plus délicieux; nous et les bêtes, en attendant que nous devenions des anges, nous sommes condamnés à ne vivre que de matière organisée, et si cette matière est sensible, tant pis pour elle!

Ne craignez pas que je retrace ici, après beaucoup d'autres, le tableau des douleurs et des misères qui atteignent les animaux et les hommes parce qu'ils ont un corps, encore moins celles qui les atteignent parce qu'ils ont un cœur: car les animaux en ont un aussi, et ils souffrent d'aimer; ils ne sont exempts que des souffrances que cause la pensée, lancée malgré elle à la poursuite de la cause et de la fin des

choses, contrainte de réfléchir sur la nature, sur la vie, sur la mort qu'elle prévoit, de se demander la raison de ce qui est et de nous-même. Je me borne à marquer l'opposition que j'aperçois entre la loi de nutrition qui régit toutes les créatures vivantes et leur unanime aspiration au bonheur.

Pas plus que la loi de la nutrition, la loi de la reproduction ne nous informe qu'il se trouve dans la nature un principe qui ait souci de procurer le bien-être aux êtres. La reproduction n'a pas ses auteurs pour objet, mais bien de nouveaux êtres ; elle ne signifie pas leur vie, elle signifie au contraire leur mort, ayant pour effet, non de faire subsister, mais de remplacer ceux qui l'accomplissent. Oui, notre amour signifie notre mort; dans nos embrassements respire notre futur néant. Notre vie, portée jusqu'à son paroxysme, prophétise notre destruction ; si nous ne devions périr, nos voluptés n'auraient plus de sens. Avec la mort disparaitrait l'amour. En ce sens le mot de Proudhon est profond, quoiqu'il ne le lui ait pas, je crois, attribué : « L'amour c'est la mort.» Dites cela aux amants, ils n'en feront ni plus

ni moins : ils sont asservis au mystérieux décret, et jusqu'à la fin des hommes et de toutes créatures vivantes sur notre planète, avec la loi de la nutrition, la loi de la reproduction continuera de gouverner les corps.

Les animaux, qui ne représentent, je l'ai dit, sous des aspects et avec des organes divers, qu'une faculté de nutrition et de reproduction, n'en connaissent point d'autres. Nous en connaissons que les animaux ignorent et que nous appelons les lois de l'esprit. Je les ai nommées et montrées à l'œuvre dans la genèse des religions. Elles ne cesseront pas plus de gouverner nos intelligences que la loi de nutrition et la loi de reproduction nos corps.

Les instincts de l'esprit, en connexion avec le cerveau humain, de même que l'instinct nutritif et l'instinct sexuel le sont avec les organes de la nutrition et de la génération, nous incitent, dût-il n'en point exister, à chercher dans les phénomènes de la causalité, de l'ordre, de la finalité, une progression, qui n'est que l'ordre en mouvement vers la réalisation du futur. Ont-ils cependant, les instincts intellectuels, plus que la nutrition et la reproduction, pour

objet le bien-être de l'être qui les éprouve, leur résultat nous autorise-t-il à penser qu'ils existent afin de nous procurer des jouissances, afin de faire notre bonheur? Ils donnent l'impulsion à notre pensée, qui, sous leur empire, s'empare des phénomènes objets de nos sensations pour en extraire la notion de leurs rapports; en même temps qu'ils nous déterminent à acquérir la science des lois ou des rapports qui unissent les phénomènes, ils nous donnent les moyens d'accroître notre puissance sur ceux-ci, car notre puissance n'est que notre science appliquée. En nous rendant plus savants et plus puissants, nous rendent-ils plus heureux, nous rendent-ils même meilleurs? Cela n'apparaît pas. La science de notre inscience augmente avec notre science, qui laisse notre esprit dans le relatif et inassouvi, ainsi que nous voyons dans l'ordre matériel la misère s'accroître avec la richesse, ne fût-ce que parce que nos besoins suivent nos ressources parallèlement et deviennent plus nombreux, plus impérieux, à mesure que celles-ci se multiplient. Le progrès, où qu'il s'effectue, se montre bilatéral. S'agit-il de l'enquête de notre pensée sur le fond des

choses, nous voyons, à la façon d'une ombre s'épaississant en proportion de la lumière, l'inconnaissable où toute pensée humaine sombre devenir plus apparent, plus immense, et se creuser davantage, à mesure que nous gravissons, l'abîme de notre engloutissement. Notre intelligence elle-même fait l'ombre, et cette ombre la suit où qu'elle aille et si loin que porte sa vue dans le pays du phénomène, dont elle ne peut sortir.

Non, la science ne nous rend pas plus heureux; il serait facile de soutenir qu'elle nous rend plus malheureux, quoique je n'aille pas jusque-là, et de développer la profonde parole de l'Ecclésiaste: «Où il y a abondance de science, il y a abondance de chagrin; celui qui s'accroît de la science s'accroît de la douleur. »

Ni la cause, ni la fin des choses et de nous-mêmes, notre science n'y atteint; quelque progrès qu'elle réalise, elle laisse l'esprit en place, dans l'impuissance de saisir ce que pourtant il ne peut s'empêcher de rechercher, même chez les plus convaincus de son inaptitude à le découvrir. L'ordre qu'il constate, c'est-à-dire la relation des phénomènes entre eux dans leur

coexistence et dans leur succession progressive, l'esprit le constate sans le comprendre, car il faudrait pour cela qu'il réussit à le rattacher à la cause et au but qu'il leur suppose en conséquence des instincts qui le gouvernent. Mais quand il serait établi, contrairement à l'expérience, que la science a pour résultat de rendre plus heureux ceux qui la possèdent, il ne serait pas démontré en même temps que le progrès de l'esprit existe en vue de celui qui le réalise. Copernic n'a pas découvert la loi de la circulation des astres, Harvey celle de la circulation du sang, Lavoisier la composition de l'air pour lui-même: ces découvertes, faites par quelques hommes d'élite, intéressent tous les hommes, et l'on sent qu'il en va de même de n'importe quelle grande vérité proclamée, de tout chef-d'œuvre de l'art, de toute application enfin de l'humaine pensée aux besoins humains quels qu'ils soient. Et plus la vérité est grande, propre à intéresser un plus grand nombre d'êtres humains, plus l'individu s'efface, disparaît dans l'éclat de sa propre gloire pour laisser en lui apparaître son espèce.

Au moyen du langage, organe de production et de transmission de la pensée, l'esprit devient

l'instrument d'une génération intellectuelle qui n'a pas pour effet le bonheur de tel individu pensant, mais le progrès de la pensée, et par suite de la puissance de la race humaine en son évolution sur la planète. Progrès et bonheur sont si loin d'être choses identiques, que c'est au prix de la souffrance plutôt que de la jouissance que tout progrès s'accomplit.

Mais le cœur n'est pas à ce point de vue. Il est au sien, il y reste. C'est sa loi de désirer et de poursuivre le bonheur. Il a «des raisons que la raison ne connaît pas» et qui se résument en ceci: qu'il est. Que va t-il donc entreprendre, étant lui, étant le désir de la félicité? Il va ramener à lui les instincts de l'esprit et se les subordonner. Il va s'en faire des alliés. En premier lieu il identifiera la finalité avec la félicité, en faisant de la félicité la fin des êtres, leur but. Profitant de la relation qui joint l'ordre à la finalité et la justice à l'ordre, après avoir fait du bonheur des êtres leur but, il nous fera voir la justice dans un ordre qui progressivement les conduirait à ce but qu'il leur a marqué. S'unissant au besoin et à la notion de cause, il suggèrera à l'esprit devenu l'imagination

de donner pour attribut souverain à la cause des êtres l'infinie bonté, et la puissance infinie pour la réaliser. C'est, en toute occurrence, qu'il s'agisse des choses terrestres ou d'outre-tombe, un subtil et triomphant avocat que le désir. Le raisonnement cherche à convaincre, il persuade, et quand ce serait contrairement à la raison et à l'expérience. C'est là qu'il montre sa force. « Tu ne me persuaderas pas, dit dans le Plutus d'Aristophane Chrémyle à la Pauvreté qui s'évertue à lui démontrer ses avantages; tu ne me persuaderas pas lors même que tu me convaincrais. »

Générateur de la croyance au bonheur, le cœur humain résiste à ce que les faits lui opposent : il veut croire, il croira. C'était chose facile tant que l'observation rigoureuse n'existait pas, que l'on ignorait la nature, ou qu'on la remplaçait par des mirages. Aujourd'hui le cœur a plus de peine à vaincre, et s'il y réussit encore chez plusieurs, il n'y réussit plus chez tous malgré sa puissance sur tous; même chez ceux qui se tiennent fermes dans la foi, il se trouble. Quel est le croyant parmi nous qui, à certaines heures, mis brusquement en face de

la réalité implacable, n'a senti vaciller et pâlir l'image consolante, chaude et radieuse comme un soleil des âmes, du Père divin, avec la perspective du ciel s'ouvrant par delà la terre? Mis en présence des faits naturels, et de ceux de l'histoire qui constituent, à l'heure présente, l'expérience accumulée de notre race, le désir, menacé dans sa traditionnelle possession, lutte et s'efforce de l'emporter. Le combat, plus ou moins aigu, s'est établi sur toute la ligne; combat de vie et de mort pour ceux qui se trouvent doués d'une puissance de réflexion égale à leur puissance affective et morale. Quelques-uns ont renoncé à croire, parce qu'ils ne le pouvaient plus en face du spectacle des choses qui leur montre une nature indifférente, sourde et sans pitié. Ils n'ont pas su se résigner, ou sombrer muets dans leur désespoir. Ils ont crié, et leur protestation, leur clameur de détresse a retenti dans le monde des âmes en échos sinistres et prolongés, semblable à celle du naufragé, ou pareille à celle poussée par les morts dont parle Jean-Paul, que réveille Jésus s'écriant dans la nuit vide d'espérance, vide d'illusions, vide d'étoiles : nous n'avons pas de Père!

# III

## LE PESSIMISME : BOUDDHA. SCHOPENHAUER.

Le pessimisme devait naître du cœur et de la conscience de l'homme frustrés; c'était fatal. Ne trouvant plus d'issue au dehors, repoussés par l'impitoyable fatum, l'instinct affectif et l'instinct moral de l'homme moderne se sont retournés contre lui pour lui faire à l'âme la plaie dont le pessimisme est la voix, voix lugubre que nous entendons retentir du fond du passé dans ces paroles de l'Ecclésiaste: Vanité des vanités! tout est vanité! voix dont nous recueillons l'écho lamentable, de distance en distance, dans les lointains de l'histoire, qui sort de la bouche d'un poète, d'un penseur ou d'un prophète, mais qui, excepté aux bords du Gange il y a plus de deux mille ans, ne s'était pas encore donné pour organe un système de métaphysique.

Ébauché par Leopardi, le système s'est des-

siné, achevé dans le cerveau de Schopenhauer, et transmis à ses disciples par Hartmann, Bahnsen, sans omettre les moindres. Une école de la désespérance est née, et ceux qui n'y sont pas entrés, ceux qui sont restés sur le seuil, se sont vus imprégnés malgré eux du brouillard glacé qui s'en échappait. Les âmes se sont embrumées à l'entour, et d'autant plus aisément et plus rapidement qu'elles y avaient été préparées par la plainte des pessimistes inachevés, sans système, des pessimistes à demi avant le pessimisme, qui se sont appelés, pour ne citer que les plus illustres, Byron et Chateaubriand, auxquels ont fait escorte, de plus près ou de plus loin, avec une teinte de désespérance plus ou moins accusée, tous les romantiques. Car la mélancolie des romantiques, si elle n'atteignait pas jusqu'au pessimisme, y tendait ; ce n'était pas encore la nuit, c'était déjà le crépuscule qui l'annonce.

Cette métaphysique de la désespérance, que les bords du Gange et de l'Indus ont connue il y a plus de deux mille ans, c'est la première fois qu'elle envahit notre Occident. En soufflant sur l'espoir, elle a éteint le soleil des âmes, les

a englouties dans les ténèbres. En ces ténèbres ne flotte pas, comme sur le monde naissant, le verbe créateur. Ce n'est pas un monde nouveau qui s'ébauche; on nous enseigne que l'univers est l'avortement et la déception universels; on nous convie à nous affranchir de l'illusion, en nous délivrant de ce qui la produit: on nous invite à n'être plus en détruisant en nous le désir d'être, qui nous a fait surgir et qui menace de nous rappeler au milieu d'un monde qui se joue de lui.

La doctrine du Nirvâna remplaçant le ciel, ou le rêve de la félicité, s'est implantée au for de notre société enlièvrée de jouissances et d'action. Il existe désormais, à côté du bouddhisme oriental, un bouddhisme occidental. Et le second vient d'où vint le premier, d'où vinrent également les religions, d'où est issue en dernier lieu la chrétienne, qui lui donnèrent en pâture la croyance. Le désir du bonheur, frustré, est ce qui a fait naître le pessimiste et le pessimisme.

Oui, le pessimisme n'a pas d'autre souche, il n'a pas d'autre racine que celle de la religion; il est, lui aussi, on l'a dit avec raison, une manifestation de l'idéalisme: c'est une croyance à

rebours. Il n'y aurait pas eu de croyants, et il n'y en aurait pas, si nous n'étions possédés du désir de vivre et de jouir, et si nous n'avions pas en conséquence identifié la finalité des êtres avec leur félicité; si nous n'avions pas mis la la conscience, fille de la raison, aux gages du cœur pour voir ce que nous nommons justice dans un ordre des choses qui tendrait à réaliser le vœu unanime de nos âmes, leur élan passionné vers l'existence et vers le bonheur.

Du christianisme au pessimisme le chemin était tracé, la pente préexistait. Le cœur humain les liait d'avance l'un à l'autre, et si étroitement que l'un se retrouve dans l'autre, qu'ils se montrent comme l'envers et l'endroit d'une même étoffe : ici sous forme de foi en ce que réclamé l'instinct de vie et de félicité, là sous forme de décroyance, de désespérance, puisque toute croyance est espoir.

Le pessimisme s'est montré en tout temps, et en tout lieu, à l'état sporadique dans l'espèce ; et c'est une remarque significative à faire qu'il s'est manifesté en des accents d'autant plus vifs et plus âpres que les hommes ont pensé plus fortement. En cette fin du dix-neuvième siècle

il a passé de l'état sporadique à l'état épidémique.

Malgré la croyance, le fond de l'histoire, comme celui de la pensée, est demeuré sombre. Sombre chez les Indous, même avant Bouddha, sombre chez les Égyptiens, si pratiques d'ailleurs et laborieux, qui ont vécu graves en face de la mort dont ils n'ont cessé d'avoir l'image devant les yeux. Sombre même chez les Grecs, qui nous semblent avoir fait le rêve de l'existence le plus lumineux. Périclès prononçant l'éloge funèbre des guerriers morts pour la patrie au début de la guerre du Péloponèse, après avoir énuméré les bienfaits dus à sa grande cité, dit qu'Athènes a institué des fêtes « pour adoucir dans nos cœurs la mélancolie de la vie ».

Écoutez la voix des tragiques grecs, la lamentation du chœur, comme elle sonne la tristesse de la condition humaine !

« O néant des choses humaines ! » s'écrie Cassandre dans l'Agamemnon d'Eschyle. « Pour mettre le bonheur en fuite, la vue d'une ombre suffit. Et le malheur ! le frottement d'une éponge humide en fait disparaître l'empreinte : oubli qui m'inspire plus de pitié que la perte du bonheur. »

« Ne jamais naître est de beaucoup ce qui est préférable; mais si tu vis, le meilleur est de retourner bien vite d'où tu viens [1]. »

« O fils d'Égée, homme inestimable, dit OEdipe à Thésée accouru près de son malheur, le temps ne s'approche jamais des dieux, ni l'âge. Mais tout le reste, la toute-puissance du temps le renverse : la vigueur de la terre s'évanouit, et la vigueur du corps; la fidélité meurt, et l'infidélité qui la brise fleurit et prospère à sa place et s'élance bien haut. Un même souffle d'amour n'habite pas longtemps la poitrine des hommes. »

Et Pindare le lyrique : « Qu'est-ce que d'être? Qu'est-ce que de n'être pas? L'homme est une ombre en rêve. »

Et jusqu'au doux Théocrite : « Ah! si la mauve dans le champ vient à se faner, ou le pâle fenouil ou l'axis aux folioles irisées, c'est pour se relever bientôt et refleurir l'année d'ensuite; mais nous, les grands, les sages et les vaillants, une fois recouverts dans le creux de la terre, c'est pour y dormir un long et lourd sommeil, sans réveil ni rêve ! »

[1] Sophocle, *OEdipe à Colone*.

« On jette enfin un peu de terre sur la tête, et en voilà pour jamais », dira Pascal.

Que de fleurs noires dans l'anthologie des Grecs :

« Nu, j'ai abordé la terre ; nu, je disparaîtrai sous la terre. En voyant le terme si dépouillé, pourquoi m'épuiserais-je en vains efforts? »

« Le plus heureux, le plus beau, le plus fort doit se souvenir que ses habits couvrent des membres mortels, et que la fin de tout est de revêtir la terre. »

Le placide Homère n'ignore pas la mélancolie, connaissant la souffrance :

« Vivre dans la douleur est le sort que les dieux ont fait aux misérables mortels ; eux seuls sont exempts de soucis. »

Combien noir est le fond des esprits en Judée ! Les prophètes, Job, l'Ecclésiaste ne sourient point à la vie.

« J'appelle le tombeau mon père, et la pourriture ma mère et ma sœur », dit Job. Et il s'écrie : « Périsse la nuit où je suis né ! »

« J'ai vu, dit l'Ecclésiaste, les oppressions qui se font sous le soleil, les larmes des innocents qui n'ont personne pour les consoler, et l'im-

puissance où ils se trouvent de résister à la violence, abandonnés qu'ils sont des secours de tout le monde.

« Et j'ai préféré l'état des morts à celui des vivants.

« J'ai estimé plus heureux que les uns et les autres celui qui n'est pas encore né, et qui n'a point vu les maux qui se font sous le soleil. »

Le livre de la Sapience fait ainsi parler l'incrédule :

« Car nous sommes nés à l'aventure, et puis nous serons comme si nous n'avions point été, parce que le souffle de nos narines n'est qu'une fumée, et notre parole comme une étincelle qui part de notre cœur ;

« Laquelle étant éteinte, notre corps deviendra cendre, et l'esprit sera dissipé comme un être subtil.

« Et notre nom sera oublié avec le temps, et nul ne se souviendra de nos actions, et notre vie passera comme la trace d'une nuée, et se dissoudra comme un brouillard...

« Car notre temps est comme une ombre qui passe, et il n'est pas possible de retirer notre pied, et nul n'en revient.

« Venez donc, et faisons grande chère des biens que nous avons. Hâtons-nous de nous servir des créatures, et de la jeunesse. »

Le moyen âge est hanté de l'idée de la mort et de celle de l'enfer. Les âmes, en des transes perpétuelles, vivent dans un cauchemar. Combien plus malheureux, et en un sens plus pessimistes que nous, furent les gothiques qui ne voyaient pas devant eux le néant, ou la possibilité de s'anéantir en éteignant le désir d'être, mais le gouffre enflammé au bout du chemin dans lequel — quelques rares élus exceptés — les pauvres âmes transies de terreur allaient être plongées pour des tourments sans fin. Dans un sermon du père Bridaine, un damné demande à un autre quelle est l'heure au cadran du temps, et le damné questionné répond : il est l'éternité. Un commencement de l'enfer, mais point de terme ; aucun moyen de s'endurcir par l'habitude, de se blaser et de réduire ainsi la souffrance d'outre-tombe. Le maître divin y a veillé : il possède le secret de raviver toujours, en même temps que la fournaise, la capacité de souffrir des réprouvés, comme il sait d'autre part entretenir la capacité de jouissance des élus.

L'état des âmes durant le moyen âge ne fut qu'un tremblement. Laquelle pouvait se confier en son salut? Même les plus pures, les plus saintes demeuraient inquiètes, alors que dans la masse compacte des hommes voués aux misères terrestres une poignée seulement devait être cueillie pour l'éternelle félicité. Si le purgatoire n'avait pas été inventé comme un amendement à cette formidable antithèse de Dieu et du Diable, du ciel et de l'enfer, qui fut la croyance du moyen âge, il n'aurait pas pénétré la moindre lueur d'espoir dans les ténèbres de la « vallée des larmes » au bout de laquelle rougeoyait, immense, la fournaise inextinguible.

Au sortir de ce cauchemar, ainsi que d'un ténébreux tunnel, nous débouchons dans la Renaissance. La vie sourit, c'est un printemps, une résurrection des âmes, qui s'enracinent de nouveau à la terre, et refleurissent sous le souffle d'Athènes et de Rome, sorti d'antiques parchemins où il dormait insoupçonné.

Et cependant la plainte humaine ne s'éteint pas dans ce renouveau de vie et de joie terrestres; elle éclate avec le même timbre désolé jusque dans les enchantements du réveil. C'est Mon-

taigne, si plein cependant de l'appétit de vivre, qui écrit ces lignes :

« Qui verra l'homme sans le flatter, il n'y verra ni efficace ny faculté qui sente aultre chose que la mort et la terre. » C'est Shakespeare qui nous dit par la bouche du roi Lear : « Quand nous naissons, nous pleurons d'être arrivés sur cette grande scène de fous. »

C'est son préféré Hamlet, le prince des pessimistes, qui remplit la scène d'aphorismes plus lugubres dans leur ironie âpre que tous ceux que l'on a entendus jusqu'à lui. « O Dieu ! ô Dieu ! combien vain, fatigant, creux et sans réconfort m'apparaît tout le train de ce monde ! »

Avant lui, Webster avait dit [1] :

« O ce triste monde ! Dans quelle nuit, dans quel gouffre profond de ténèbres la race humaine vit lâchement et tremblante. »

« Fi de la vie ! s'écriait Marguerite d'Écosse, femme de Louis XI, en mourant, qu'on ne m'en parle plus. »

« Adieu, monde abject, s'écriera à son tour Andreas Hofer sur le point d'être fusillé à

[1] *Duchesse de Malfi.*

Mantoue par l'ordre de Napoléon : Adieu, monde abject! mourir me paraît si facile que mes yeux ne se mouillent même pas. »

Parallèlement à la Renaissance naît la Réforme. Jérusalem subsiste à côté d'Athènes et de Rome ressuscitées. Calvin entre en scène pour rouvrir plus larges que jamais les portes de l'Enfer, et sans laisser ouvertes celles du purgatoire, qui permettait au moins quelque espoir aux réprouvés du moyen âge. L'impitoyable théologien a recueilli des mains de saint Paul et d'Augustin la doctrine de la grâce gratuite; il l'accentue et en fait la théorie de la prédestination divine au mal et au bien, à l'Enfer et au Paradis. Il invente un Dieu plus féroce que le Moloch des Carthaginois, que le Dieu anthropophage des Aztèques mexicains. Calvin diffame Dieu avec un imperturbable sang-froid pour sauver une poignée d'hommes en condamnant tous les autres, de telle façon que si les réformés avaient pris à la lettre sa doctrine, et si la nature n'avait corrigé à leur insu la monstrueuse rigueur du dogme, il ne restait aux neuf dixièmes du genre humain qu'à s'ensevelir dans le plus horrible désespoir en maudissant leur Créateur, érigé en bourreau.

De tous les pessimistes Calvin est peut-être le plus radical, il en est en tout cas le plus enragé. Pour Bouddha, pour Schopenhauer, le principe des êtres manque son but, il avorte dans la souffrance universelle. Aux yeux de Calvin le principe des êtres les prédestine au mal, et par suite au malheur éternel, en leur refusant tout secours, pendant qu'il contraint les rares élus de son bon plaisir à ne faire que le bien, lui-même *besongnant en eux*.

Le chapitre XXI du troisième livre de l'*Institution chrétienne* possède un intitulé qui fige la moelle : *De l'élection éternelle, par laquelle Dieu en a prédestiné les uns à salut, et les aultres à condamnation*.

Tout est dit avec cela. Inutile de rien tenter. Quoi que l'on fasse, on est condamné aux peines éternelles si Dieu l'a ainsi voulu ; sauvé et réservé aux éternelles joies si Dieu ainsi l'a décidé. Le péché d'Adam a passé en sa descendance comme une lèpre. Dieu guérit quelques lépreux dans l'universelle léproserie qui peuple la terre et qui s'appelle le genre humain. Il le fait parce qu'il lui plaît de le faire ; ceux qu'il sauve n'y sont pour rien, ce n'est pas leur plus fervent désir

d'être guéris ni les efforts qu'ils font pour guérir qui les désignent à son choix : la guérison est la conséquence d'un miracle qu'il accorde par pure faveur. Luther n'échappe à cette conclusion qu'en vertu d'un heureux illogisme de sa nature de brave homme, qui s'arrête en chemin et ne pousse pas jusqu'à ses dernières limites la doctrine du péché originel. Bossuet, dans l'église catholique, ne suit pas jusqu'au bout non plus les déductions de Jansénius, et dans son *Traité du libre-arbitre*, comme Luther dans son *Traité du serf-arbitre*, il essaie de les modérer. Le tempérament généreux et primesautier de l'un, le large bon sens de l'autre les préserve de conclure impitoyablement. Pascal, quoique janséniste, nous permet également de croire que l'homme n'est pas sans pouvoir quelque chose pour son salut, puisque même il lui propose une méthode d'entraînement capable de l'y amener en matant par degrés la raison récalcitrante et en s'abêtissant.

Je ne connais que Calvin et de Maistre qui, au mépris de leur propre cœur (s'ils en eurent), de l'intime rébellion du sens commun et du sens moral, ont tiré des prémisses posées, le

péché d'Adam infectant toute sa race, ce qu'elles renfermaient: l'incapacité radicale des hommes de sortir de la perdition sans l'aide de Dieu, et ne devant par suite leur salut qu'à Dieu seul, dispensateur à son gré de sa grâce, laquelle nul ne mérite, pas plus ceux en nombre infime auxquels il l'octroie, que ceux en nombre incommensurable auxquels il la refuse, et que dès lors il veut perdre, qu'il perd en ne les sauvant pas, alors qu'il le peut et que lui seul le peut. Si la doctrine théologique formulée avec une telle intrépidité de logicien par l'inquisiteur et bourreau protestant de Genève était vraiment celle de Jésus, il vaudrait mille fois mieux que Jésus jamais n'eût parlé au monde.

Mais les hommes ne l'ont pas entendue ainsi. Interprétant l'Évangile avec leur cœur et avec leur conscience, avec leur cœur d'abord, ils se sont plu à y lire, non l'existence d'un Démon atroce ou d'un Tyran d'Asie, mais celle d'un Créateur rempli d'amour qui les a destinés tous au salut et à la félicité, pourvu qu'ils suivent son commandement de vivre en frères, de s'aimer et de s'entr'aider. Les hommes partout échappent aux prises de ceux qui prétendent

remplacer par leur système particulier le système antérieur et permanent de l'humaine nature. Le musulman fataliste sent, pense, agit comme s'il pouvait faire quelque chose ou empêcher que quelque chose n'arrive; le fataliste à la manière de Calvin se comporte de même. Lorsqu'il raisonne en théologien, il suit son maître; quand il agit, il obéit à l'inspiration de tous les hommes, lesquels se croient libres dès qu'ils agissent, qu'ils le soient ou qu'ils ne le soient pas en réalité.

Il convient toutefois de reconnaître, à la décharge des théoriciens de la prédestination, que Jésus n'ouvre pas le ciel largement et que sa prédication, si elle est consolante pour quelques-uns, reste désolante pour la plupart. Optimiste seulement à l'égard des rares élus, pour qu'elle ait été adoptée malgré cela par tant d'âmes altérées de vie et de bonheur, il faut qu'elle ait été interprétée par celles-ci dans un sens moins étroit. Jésus, qu'on me passe l'expression, fait le sévère au nom du Père céleste. Mais les enfants du Père céleste sentent qu'il exagère dans l'entraînement de son éloquence et ne prennent pas ses véhémentes paroles au

pied de la lettre ; ils pensent au fond que, pourvu qu'ils aient témoigné quelque bonne volonté et éprouvé du repentir d'avoir failli, leur Père, qui est bon avant tout, ne leur tiendra pas trop rigueur, qu'il ne les repoussera pas, du moins pour toujours, des régions de la béatitude qui l'environnent. Leur confiance, qui l'honore, élargit l'entrée du ciel, sur le seuil duquel ils aperçoivent la face bienveillante du *bon Dieu* plutôt que celle du Jehovah courroucé, marqué à l'empreinte de l'Ancien Testament plus qu'au sceau du Nouveau, bien que les deux visages apparaissent ensemble ou tour à tour dans l'Évangile. On raconte que près de Heine mourant sa femme priait, le recommandant à Dieu qu'elle suppliait de lui pardonner. Heine se tourna vers la suppliante : « Rassure-toi, lui dit-il, il me pardonnera, c'est son métier. »

J'estime que les hommes en général sentent comme Heine, et qu'ils ne se troublent pas outre mesure quand ils ne sont pas trop mauvais ni mal intentionnés, à l'idée du grand Juge qu'ils pensent devoir leur demander des comptes. L'Enfer est en baisse. Il semble que l'idée d'une éternelle damnation pour une si courte

vie ait cessé de régner même sur les plus rigides d'entre les chrétiens, que le régime de la terreur institué, entretenu, exploité par l'Église du moyen âge, et renforcé par Calvin, ait cédé devant la perspective de l'amour divin. Le bon Dieu peut-il être moins bon que tel pasteur qu'on a connu, qui vous reprenait doucement, qui vous exhortait, mais qui ne vous aurait jamais damné? Ne voit-on pas des prêtres catholiques, sur les marches de l'échafaud, admettre la possibilité du pardon, et promettre à des monstres, pourvu qu'ils manifestent sous le couteau un éclair de repentir, le pardon du Père céleste?

Le terrorisme divin est allé rejoindre, nous pouvons l'espérer, le terrorisme jacobin. La théologie a tout l'air d'avoir vécu, et les théologiens aussi, Dieu soit loué! Le christianisme pessimiste s'en est allé avec eux. Les dogmes où il s'était condensé en formules rigides ont éclaté ou se sont dissous: l'esprit n'y rentrera plus.

Au déclin du siècle dernier, et pendant un court intervalle, l'optimisme philosophique, en dépit de *Candide*, a tenu le haut du pavé : la confiance des philosophes dans l'homme est allée jusqu'à

l'enivrement. Quel rêve ne faisait pas un Condorcet! On avait déplacé le ciel pour le voir sur la terre, à l'horizon du progrès humain. L'enthousiasme s'éteignit dans les orgies de sang du fanatisme politique, suivi promptement du fanatisme de la gloire, qui nous entraîna à travers le monde sur les pas d'un conquérant en délire, dont nous expions aujourd'hui la démence pour l'avoir partagée ou tolérée.

Batailles de plume des philosophes militants, saturnales révolutionnaires, délire de gloire, c'était de l'action; et l'action, en empêchant les hommes de faire retour sur eux-mêmes, les empêche de s'attrister.

Mais les passions, qui distraient les hommes d'eux-mêmes en les poussant au dehors, s'épuisent par leur propre effort. Celles qui entraînèrent les philosophes polémistes, les tribuns révolutionnaires, les soldats enivrés de victoires, après leurs élans exaspérés firent relâche: et la mélancolie se leva sur leur lendemain, comme se lève une aube blafarde sur les débauches désordonnées de la veille.

Rendu à la réflexion, remis en face de lui-même, l'homme s'est pris à contempler ses

actes, à analyser ses croyances, ses sentiments, ses pensées; il s'est tourné vers le monde intérieur. En même temps qu'il examinait de plus près, étant de loisir, sa condition terrestre et son histoire, son être intellectuel et moral devenait l'objet de son étude. Il en devait subir les conséquences. « Apparemment, a dit Fontenelle, l'intention de la nature n'a pas été qu'on pensât avec beaucoup de raffinement, car elle vend ces sortes de pensées-là bien cher. Vous voulez faire des réflexions, dit-elle; prenez-y garde, je m'en vengerai par la tristesse qu'elles vous causeront. Elle a mis les hommes au monde pour y vivre; et vivre c'est ne savoir ce que l'on fait la plupart du temps. Quand nous découvrons le peu d'importance de ce qui nous occupe et de ce qui nous touche, nous arrachons à la nature son secret; on devient trop sage, et on n'est pas assez homme; on pense, et on ne veut plus agir; voilà ce que la nature ne trouve pas bon. »

Le même Fontenelle, qui n'était pourtant pas un pessimiste d'humeur, et qui s'est fort bien accommodé de vivre jusqu'à près de cent ans, disait avec malice avant de partir : « Il

était temps que je m'en allasse, car je commençais à voir les choses telles qu'elles sont. »

Combien il a raison de dissuader les hommes de se regarder vivre, au lieu d'aller de l'avant sans se demander où ils vont, poussés par ces forces motrices intérieures qui sont leurs instincts, qui sont leurs passions! Mais qu'y faire, et comment s'y prendre? L'homme ne peut cesser d'être lui. Nous sommes tombés dans notre propre piège d'animaux idéalisants, susceptibles de nous étudier nous-mêmes en nous dédoublant. Tant que nous en aurons le loisir, et que la passion ne nous ressaisira pas d'une étreinte irrésistible, rien ne nous empêchera de nous demander où nous allons, ce que nous valons et ce que nous sommes. La réflexion a pris le dessus, l'homme est apparu à l'homme comme une énigme: anxieux, il cherche le mot de sa destinée, il se demande s'il en a une. Le douloureux, l'éternel problème que résolvait la foi, qu'éludait l'action ou la dissipation, posé de la manière dont nous l'avons fait en le fixant d'un imperturbable regard, il n'y a plus moyen de l'écarter ni de nous en détourner. Il nous méduse, ou comme nous

disons dans notre jargon actuel de science, il nous hypnotise. Tandis que le siècle incline à son terme au milieu des tumultes de l'existence moderne, dans le fracas de nos capitales enfiévrées et encombrées, le spectre blême définitivement évoqué s'est assis au banquet de nos convoitises à la place laissée vide par la foi.

Avec la question sociale, qui est la question des corps, la question religieuse, celle des cœurs, forme l'ordre du jour : sans omettre, menaçante et toujours près de passer à l'aigu, la question internationale, celle de l'habitat des peuples sur la planète. Il se pourrait bien faire qu'elles ne fussent, ces trois questions nées avec les hommes, susceptibles ni l'une ni l'autre d'aucune solution définitive, et que, temporairement apaisées, elles dussent reprendre toujours au bout d'un certain temps leur acuité sous des aspects nouveaux et jeter le monde en de nouvelles crises. Restant inscrites toutes trois dans les besoins irréductibles de l'espèce, la question religieuse continuera d'occuper à mon avis le rang souverain, parce que le cœur l'occupera toujours chez l'homme, à côté de la conscience et de la raison, et non le corps, si

âpre, si pressante et impérieuse que devienne par instants sa revendication.

Des animaux idéalisants, nous le sommes et nous le resterons. A cette heure de l'histoire notre idéalisme déçu se venge. Il se complaît dans le dénigrement de notre propre espèce, et s'il ne passe pas chez tous au pessimisme métaphysique en remontant jusqu'au principe des choses pour l'accuser de banqueroute — frauduleuse — ou pour l'invectiver[1], il engendre chez beaucoup le pessimisme moral en opposant l'homme et ce qu'il fait à son rêve. Regarde, lui disent à l'envi le philosophe, le poète, le moraliste, le romancier : te voilà. On lui présente le miroir, non celui de l'amour qui embellit, mais le miroir du mépris, et presque de la haine, qui enlaidit. On souligne ses infirmités et ses difformités, on étale ses plaies et ses ulcères, on arrache avec volupté les masques, on crève les phrases hypocrites qui doivent à ses propres yeux dissimuler sa faiblesse, sa médiocrité, sa lâcheté, ses infamies, et l'on jouit de son œuvre, on savoure le spec-

[1] Mme Ackermann.

tacle auquel on a convié le lecteur en lui disant : *eccè homo !*

Oui, nous nous vengeons d'avoir trop cru. Notre réalisme à outrance n'est que notre idéalisme d'hier retourné contre nous-mêmes, et s'assouvissant avec une sorte de rage dans l'incroyance exaspérée.

Les plus hauts n'y échappent pas. Ils sont les plus amers, étant tombés des sommets dans l'abîme, étant restés quand même les plus idéalisants d'entre nous.

N'y a-t il pas une sorte de frénésie de désespérance dans ces strophes que je cueille au hasard parmi toutes celles dont il serait aisé de composer l'anthologie noire de notre poésie contemporaine:

Et quand viendra le jour où, comme un homme las,
Tout d'un coup malgré toi s'arrêteront tes pas,
Quand le froid de la mort dévorant ta cervelle,
Dans le creux de tes os fera geler la moelle,
Alors pour en finir, si par hasard tes yeux
Se relèvent encor sur la voûte des cieux,
Souviens-toi, moribond, que là-haut tout est vide :
Va dans le champ voisin, prends une pierre aride,
Pose-la sous ta tête, et, sans penser à rien,
Tourne-toi sur le flanc et crève comme un chien.

(*Désolation*. AUGUSTE BARBIER.)

Avec plus de sérénité parle l'auteur des *Poèmes barbares*, mais dans un désenchantement plus profond, car il ne s'indigne pas: qui proteste n'a pas entièrement désespéré.

Mais si rien ne répond dans l'immense étendue
Que le stérile écho de l'éternel désir,
Adieu, déserts où l'âme ouvre une aile éperdue,
Adieu, songe sublime impossible à saisir!

Et toi, divine mort, où tout rentre et s'efface,
Accueille tes enfants dans ton sein étoilé.
Affranchis-nous du temps, du nombre et de l'espace,
Et rends-nous le repos que la vie a troublé.

(*Dies iræ*. LECONTE DE LISLE.)

A quoi bon protester? Les phénomènes suivent leur cours, tandis que nos larmes tombent. A nos douleurs et à nos plaintes l'indifférente nature répond par la voix du chantre d'Éloa:

Je roule avec dédain, sans voir et sans entendre,
A côté des fourmis les populations;
Je ne distingue pas leur terrier et leur cendre,
J'ignore en les portant les noms des nations.
On me dit une mère et je suis une tombe.
Mon hiver prend vos morts comme son hécatombe,
Mon printemps ne sent pas vos adorations.

Des lois inexorables qui n'ont aucun souci des individus et de leur bonheur ; nos désirs conspués par les faits ; nous-mêmes placés en face de nos abominations et de nos sottises, inscrites avec du sang dans notre histoire ; à l'horizon de notre pauvre existence d'un jour un monceau de pourriture ou de cendres, au choix désormais : voilà ce que serait la réalité.

Cet *état d'âme*, auquel préluda celui des romantiques avec leur désespérance encore vague et teintée d'un reste de croyance, cette disposition des esprits longtemps indécise et flottante, diffuse en quelque sorte, ils ont fini par se cristalliser en un système, ils ont pris à leur tour forme dogmatique. Le désespoir a trouvé son prophète, j'allais dire son théologien.

Bouddha a reparu parmi nous sous la figure d'un métaphysicien allemand. Le philosophe indou ne connaissait pas de principe universel manifesté dans les êtres, chacun portait en soi son principe de vie, qui était son désir d'être, sa volonté de vivre. Son héritier panthéiste voit dans les êtres des manifestations distinctes d'une seule volonté d'être. Bouddha et Schopenhauer sont d'accord pour nous informer

que la volonté d'être, qu'elle soit individuelle ou universelle, est aveugle, et qu'en tendant au bonheur elle n'aboutit qu'à la souffrance.

« Une volonté clairvoyante, dit le maître du pessimisme contemporain, se serait bientôt avisée que l'entreprise ne couvre pas ses frais. » S'il faut l'en croire, la volonté unique dont les êtres sont les *objectivations* innombrables tend obscurément à se réaliser par eux, mais elle ne sait ce qu'elle fait. L'intelligence qu'elle se crée en produisant des cerveaux la met sur la voie de comprendre après coup sa sottise innée. Le cerveau lui sert de lanterne. Celui des animaux ne l'éclaire pas encore, il la laisse esclave de soi, et de ses méprises, qui sont les êtres. Une fois arrivée à produire le cerveau humain, la voilà en meilleure passe... « L'humanité est le seul degré (de l'être) où la volonté peut se nier et se détourner complètement de la vie. A la volonté qui ne se nie pas, chaque naissance prête une nouvelle et différente intelligence jusqu'à ce qu'elle ait reconnu la vraie nature de la vie et que par suite elle ne la veut plus [1]. »

[1] *Le Monde en tant que volonté et représentation.* Livre IV, chap. 49.

« La volonté parvient au moyen de son objectivation à la conscience d'elle-même, par où sa destruction, son salut, devient possible [1]. »

« Nous sommes ainsi amenés à conclure que le but de toute intelligence ne saurait consister qu'en la réaction sur une volonté : et comme tout vouloir ne peut être qu'égarement, l'œuvre suprême de l'intelligence consiste en la destruction du vouloir (le vouloir vivre) au service duquel elle s'est trouvée jusque-là [2]. »

« L'existence doit être considérée comme une erreur, et le salut comme le fait d'en sortir [3]. »

Schopenhauer, qui considère l'intelligence comme une chose secondaire, précédée et dominée par la volonté aveugle de l'être qui l'engendre aveuglément, ne laisse pas que de la mettre d'autre part bien au-dessus de celle-ci quand il lui attribue la faculté de l'éclairer sur ses méprises. C'est l'une des étrangetés de son système. Ne nous y arrêtons pas. Comment l'intelligence, que l'aveugle volonté de vivre

[1] *Le Monde en tant que volonté et représentation.* Livre IV, chap. 50.

[2] *Ibidem.* Livre IV, chap. 48.

[3] *Ibidem.*

s'est donnée en formant le cerveau, va-t-elle convaincre cette même volonté qu'elle manque et qu'elle manquera éternellement son but, que dès lors elle n'a qu'une chose à faire, laquelle consiste à se détruire? Elle y parviendra en lui traçant le tableau des souffrances et des misères sans remède qu'endurent les créatures en lesquelles elle persiste sottement à *s'objectiver*. Elle ne lui fera pas grâce d'une seule, afin de ne lui rien laisser ignorer de sa lamentable. radicale, ridicule et universelle faillite. Et c'est à quoi M. Schopenhauer s'est appliqué, reconnaissons-le, avec une conscience et un génie vraiment hors de pair. Je ne crois pas qu'il ait réussi néanmoins à nous convaincre — je veux dire à convaincre la volonté universelle qui se trouve être aussi la nôtre — laquelle si longtemps demeura tout à fait aveugle, ou vaguement traversée de fugitives lueurs, jusqu'à ce qu'elle eût enfin produit le cerveau de Schopenhauer capable de l'éclairer définitivement. La cause n'est pas encore gagnée, même parmi les adhérents, qui continuent provisoirement de vivre, et point en ascètes. D'ailleurs, quelle difficulté! Dussent tous les hommes ne plus

vouloir vivre, ni revivre, ici ou ailleurs, encore faudrait-il convaincre les animaux, et jusqu'aux microbes, car la même volonté universelle d'être qui se trouve en nous réside en eux; ils lui doivent également leur être. Si encore ils pouvaient nous comprendre, comprendre le système ou la croyance du métaphysicien de Francfort! François d'Assise prêchait le christianisme aux animaux, qu'il appelait: *mes frères!* Ils ne l'entendirent probablement pas, bien qu'il eût l'éloquence suprême, celle du cœur, et combien plus difficile à entendre est le système de Schopenhauer! Et puis il resterait, hommes et bêtes persuadés sur notre petite planète, à évangéliser tous les autres globes où la Volonté d'être a dû se mettre également en frais — et manquer son but. Avec le point de départ panthéiste du philosophe, le succès n'est pas possible, quelque nombreuses que deviennent les recrues.

Bouddha rendait la tâche moins malaisée.

Ne reconnaissant comme principe des êtres que des volontés multiples, causes de leur existence particulière actuelle et de leurs existences futures, chaque homme était par le métaphysicien indou (car il ne pouvait non plus que Schopen-

hauer se faire entendre des bêtes) exhorté à travailler pour son propre compte; réussissait-il à détruire en soi le désir de vivre, il était affranchi de toutes les renaissances qui autrement l'attendaient pour le ramener dans le cercle infernal des douleurs. Entré dans le Nirvâna, où il n'y a plus ni souffrance ni misère, parce que le Nirvâna c'est le rien, il se trouvait pour toujours hors d'atteinte, au port de la délivrance et du salut. La doctrine de Bouddha s'enchaîne par une dialectique rigoureuse, une fois les prémisses admises. Comme système, Schopenhauer ne se tient pas debout, ses prémisses métaphysiques infirment d'avance sa conclusion. Car enfin, il n'y a pas à dire: la Volonté de Schopenhauer, principe du monde, et de Schopenhauer, est imbécile.

Aussi Schopenhauer, s'il était dans son système, s'il était son système, n'aurait eu qu'un succès de curiosité. On l'aurait placé dans le musée de la métaphysique, à côté de Hegel, sa bête noire. Mais il est autre chose qu'un système, c'est une voix. Une voix à la suite de tant d'autres, proclamant, clamant la misère humaine; un souffle, après tant d'autres, plus

puissant et plus désolé, surtout plus soutenu, de la désespérance qu'exhale l'âme lorsqu'elle sent au froid contact du réel mourir en soi l'espoir, qui est comme sa respiration. Ce Schopenhauer-là, dégagé de l'appareil métaphysique qui le recouvre et qui le gêne, on n'en aura pas facilement raison : c'est l'homme représentatif d'une heure dans l'évolution intellectuelle et morale de notre race. La métaphysique de Schopenhauer subira le sort de toutes ses aînées, le sort de tout système. Car bien que notre esprit soit porté à systématiser, parce que sa tendance est synthétique et qu'il vise à placer les parties dans un tout, l'infirmité cachée en n'importe quel système se fait inévitablement sentir, et finit, plus vite ou plus lentement, par le rendre caduc. Mais le cadre, en se rompant, n'entraîne pas les pensées vraies et nouvelles qu'il renfermait — et quelle grande doctrine n'en contient? — Elles s'en échappent pour vivre de leur propre vie, qui semblait dépendre de la durée de la conception générale, et qui, en réalité, on le voit ensuite, n'en dépendait pas. Platon, Spinoza, Hegel ont passé dans le musée de la métaphysique; les hypothèses d'un Cuvier,

d'un Buffon, d'un Geoffroy Saint-Hilaire, d'un Lamark dans le musée historique des sciences : la trace de ces grands esprits à synthèse demeure, et leur pensée, en faisant penser, est devenue pour toujours suggestive. Nous ne penserions pas comme nous le faisons s'ils n'avaient existé.

Connu seulement de quelques confrères en métaphysique durant de longues années, Schopenhauer est sorti de son cabinet d'étude pour faire son tour d'Europe ; et c'est au milieu de nous, chose singulière, qu'il a reçu le plus d'accueil. Un membre distingué de notre Chambre législative [1] vient de lui élever un monument, en traduisant avec amour son œuvre fondamentale. Mais quel plus étrange contraste encore d'une telle philosophie, celle du désespoir et de l'appel à l'anéantissement, avec la vie fiévreuse, exaspérée de notre temps?

Les conditions sociales où naquit aux bords du Gange son aîné de vingt-cinq siècles, étaient tout opposées. Parmi nous, à côté du bouddhisme occidental qui tend à rendre les âmes stagnantes et cherche à les immobiliser dans l'absence du

[1] M. Burdeau.

désir, les passions mènent leur train avec plus d'énergie et de fracas que jamais. Les hommes courent affairés, haletants à la poursuite de choses déclarées illusoires. On les informe que ce ne sont que des ombres, ils continuent à y voir des proies. Tout est en œuvre, s'emploie à vivre, à conquérir. Près du philosophe qui médite sur le néant des choses, la locomotive passe, avec son bruit strident, emportant à sa remorque un monde nouveau ; la dépêche file invisible, muette, le long du réseau électrique ; les artisans de fer de nos ateliers, les métiers à tisser et à filer de nos usines assourdissent nos oreilles et battent la mesure du profit ; les marteaux métallurgiques retentissent sur l'enclume. Le négociant alligne ses chiffres dans son bureau, tandis que lettres de change et chèques courent le globe. Retentissement suprême, suprême secousse du monde des affaires, les clameurs furibondes, les gestes épileptiques de nouveaux convulsionnaires remplissent les temples du Dieu de l'argent, jamais désertés.

Et pendant que locomotive, télégraphe, usines, banques, bourses sont à l'œuvre, les presses gémissent, il s'en échappe un déluge de papier

qui va couvrir la terre; tous les matins, tous les soirs, le journal, le livre, la brochure volent à la conquête des esprits, comme s'il valait la peine d'écrire quoi que ce soit, de convaincre qui que ce soit, alors que tout est dérision et vanité! Le savant s'acharne à la science, malgré les philosophes qui lui crient qu'il n'y a point de science et que nous ne saurons jamais rien — que peut-être même n'y a-t-il rien. Et les académies multiplient leurs rapports, et les congrès se rassemblent, en dépit des apôtres du Nirvâna. Et la politique enflamme les ambitions, attise les intérêts et s'en attise; les partis luttent avec acharnement, se disputant le pouvoir sur le champ de bataille national, comme si le pouvoir n'était pas le premier des fantômes et l'ombre d'une ombre; et les nations, auxquelles ne suffisent pas leurs querelles intérieures, aux prises avec elles-mêmes, bataillent encore entre elles et se ruent au massacre pour un morceau de terre de plus, pour un nom, pour un mot!

L'américanisme en face du bouddhisme, un appétit effréné de vie en regard d'une conception de la vie noire et désolée: voilà ce que l'Inde

bouddhiste n'a pas connu et ce qu'elle continue d'ignorer.

Ce contraste entre la pratique de la vie et la conception de la vie constitue le trait distinctif de notre temps. Et les deux choses ainsi opposées ne se mettent pas seulement l'une l'autre dans un plus grand relief en se servant mutuellement de repoussoir, elles s'exaltent l'une par l'autre : le contact de la foule affairée et enfièvrée rend l'apôtre du vide plus pessimiste encore, plus amer et plus ironique dans son rictus nirvânien, tandis que celui qui veut posséder et jouir — c'est l'homme — cherche après l'avoir entendu à saisir d'une prise plus hâtive les biens qu'on lui dit illusoires, et qu'il convoite d'autant plus que, par delà la mort qu'il attend demain, il n'espère rien ou doute qu'il existe quelque chose.

Oui, si paradoxal, et même si contradictoire que cela paraisse, notre idée du néant des choses stimule notre besoin de vivre, elle l'exalte chez la plupart au lieu de l'amortir. Hâtons-nous d'exister, fût-ce en songe; jouissons le plus possible dans ce peu d'heures qui nous sont réservées avant l'infaillible plongeon dans le

néant. La vie ne mérite pas d'être vécue, c'est entendu — donc vivons autant que nous pourrons. La vue du non-être exaspère notre passion d'être. Effaré devant l'abîme qu'on lui montre, l'instinct se cabre, se détourne et nous remporte dans la mêlée. Nous sommes des emballés de la vie en même temps que des contempteurs de la vie.

En y regardant bien, l'on découvre que le sentiment des modernes, la note de fond de leurs âmes, est un sentiment mixte fait moitié de panthéisme, moitié de pessimisme; ou si l'on préfère, un panthéisme à tendance pessimiste. Ils se pensent dans le tout; ils pensent le tout en eux. En même temps qu'ils se sentent portés par l'universel et pénétrés de son effluve, ils regardent les phénomènes s'y soulever, s'y pousser et y retomber comme des vagues, éphémères agitations, vaines apparitions d'un jour, sans durée et sans but. Phénomènes eux-mêmes, flots de l'océan toujours mouvant de l'être, ils éprouvent leur vanité, celle de bulles gonflées de vide et près d'éclater dans le vide. Alors l'océan infini leur apparaît comme un gouffre qui va les résorber sans leur rien laisser de

leur passagère conscience, sans garder de leur inutile soulèvement la moindre trace.

Et ils s'attristent et se tiennent en silence, ou bien s'agitent d'autant plus pour oublier qu'ils ne sont rien.

# IV

## DARWIN

Voilà où nous en sommes venus après dix-neuf siècles écoulés depuis que Jésus prêcha le Père et la vie célestes aux bords du Jourdain et sur la montagne. Installé parmi nous en des personnifications nouvelles, Bouddha lui dispute les âmes, tandis que Darwin nous propose une conception des choses d'où la bonté est également exclue, et qui fait de la nature, de son histoire, et de la nôtre, une épopée sanglante de la force et du hasard. Alors que le christianisme dit : Heureux les faibles, heureux les vaincus de la vie, car le royaume des cieux leur est promis (sélection à rebours), le Darwinien s'écrie: Gloire aux puissants, place aux forts et aux violents, malheur aux faibles!

Le Darwinisme, dont on aperçoit aussitôt le génie inverse de celui du christianisme, semble au premier abord se rapprocher du pessimisme

et lui être apparenté. Il a l'air de devoir lui apporter un contingent nouveau de disciples. Pure apparence, aussitôt dissipée. Le darwinien est un enthousiaste, un fervent de vie, un actif presque délirant. Il croit à l'être et au succès de l'être, il envisage à sa manière son accroissement ; il augure dans l'avenir des progrès au regard desquels ceux qui se sont déjà réalisés par la victoire des forts et l'écrasement des faibles ne figurent que des étapes au commencement d'un chemin incommensurable. J'en appelle au maître en personne, qui s'exprime ainsi dans la conclusion résumée de son livre sur l'origine des espèces : «C'est ainsi que de la guerre naturelle, de la famine et de la mort, résulte directement l'effet le plus admirable que nous puissions concevoir : la formation lente des êtres supérieurs. Il y a de la grandeur dans une telle manière d'envisager la vie et ses diverses puissances, animant à l'origine quelques formes, ou une forme unique, *sous un souffle du Créateur*.» Le Créateur et son souffle ne figurent ici que pour la forme.

Cet enthousiame, vous le retrouverez, et souvent plus exalté encore, chez les disciples. C'est

le diapason général. On chante un hymne aux héros de la force, les gémissements des vaincus se perdent dans la bruyante fanfare qui éclate, comme l'hallali du phénomène triomphant, en l'honneur des vainqueurs. Loin de penser, à l'exemple du pessimiste, que l'existence est mauvaise, que tout ce qui naît est digne de périr, qu'il faut renoncer à croire à la vie et au progrès, le Darwinien a dans le progrès une foi imperturbable qui lui fait prophétiser des merveilles.

Cependant écrivez au-dessus du temple les paroles de Voltaire : *la nature sanglante est assise entre la naissance et la mort.*

Oui, le darwinisme sent la nature, comme les araignées de Spinoza ; s'il heurte le cœur et la conscience des hommes, il le fait à sa suite, avec elle, comme elle. Parcourez la création dans la portion que vous en connaissez, celle qui s'est déroulée sur notre globe, et puis étudiez l'histoire, qu'on a si bien nommée une création continuée, et qu'un philosophe appelait naguère le cauchemar écrit de l'humanité, vous y lirez en effet que les faibles ont tort, et que la loi des choses ne connaît pas le désir de jouis-

sance des créatures, qu'elle ne connaît pas de droit à l'existence, mais simplement des moyens d'exister; que rien nulle part n'y trahit le moindre dessein de protéger l'individu, homme ou bête, que son organisation, les circonstances, les êtres qui l'environnent condamnent à souffrir, à dépérir, à s'effacer.

Bien qu'il n'ait pas renoncé à mentionner quelquefois le créateur, celui du dimanche! par habitude, Darwin ne s'occupe pas du principe premier des êtres, ni de leur fin dernière, comme le font ensemble le chrétien et le pessimiste métaphysicien. Il n'a d'autre prétention que de nous faire connaître l'*origine des espèces* et les causes de leur transformation, *étant posées*, ainsi qu'on dit en mathématique, quelques formes organiques, ou une seule. Le maître prétend ne point dépasser la terre, et sur la terre les frontières de l'expérience. Vaine modestie, prudence vaine qui dit à l'esprit: tu n'iras pas plus loin. Le besoin de causalité aidant, les disciples les plus intrépides, à leur tête Haeckel, ont poussé plus avant et d'un bond de leur pensée franchi la barrière; ils ont dégagé de la doctrine ce qu'elle implique

au fond : les générations spontanées, produits de la rencontre des éléments, lesquels existent seuls, comme la conséquence de l'absence, dans les phénomènes, non seulement d'un principe conscient et voulant, mais de tout principe synthétique et unitaire quelconque.

Cette manière de concevoir les choses, elle n'est pas d'aujourd'hui. Nous la trouvons déjà énoncée d'un trait net et décisif dans Straton, dit le naturaliste, près de trois cents ans avant Jésus :

« Straton croyait, dit Le Batteux[1], que le monde avait commencé, et par conséquent que toutes les espèces étaient nées avec le monde. Il expliquait cette naissance, comme Zénon, par les efforts divers des principes composants, qui, se mouvant par eux-mêmes et chacun à leur manière, devaient avoir produit des rencontres, et par ces rencontres des combinaisons de toutes espèces. Celles de ces combinaisons qui se trouvèrent régulières, c'est-à-dire aussi bien ordonnées à une fin que si elles y avaient été dirigées par une intelligence, sont restées

[1] *Histoire des causes premières.*

dans la nature et y ont fondé des espèces. Celles, au contraire, qui ne se sont pas trouvées complètement ordonnées (traduisez adaptées), n'ont point eu de durée, et ont péri avec l'individu imparfait ou incomplet que le hasard des rencontres avait formé sans lui avoir donné les accessoires ou dépendances nécessaires pour conserver son espèce. Par exemple, si l'espèce humaine est restée, c'est parce que les combinaisons fortuites des principes ont formé, non un, mais deux individus humains organisés de manière à pouvoir en produire deux autres semblables à eux; et que dans ces deux individus, placés heureusement à portée l'un de l'autre, *il s'est trouvé* un instinct et un penchant qui les ont invités à s'unir *pour* conserver, sans l'avoir prévu, l'espèce dont ils étaient les modèles originaux et les seuls dépositaires. »

Rien de nouveau sous le soleil, pas même Darwin. Le combat pour la vie, reculé jusqu'à la première rencontre des atomes, et les générations spontanées, voilà l'aboutissement auquel les continuateurs, poussant plus avant, mais dans la ligne tracée au point de départ, ont dû nécessairement parvenir; voilà ce que la logique

réclamait d'eux, ce qu'elle ne pouvait que déduire des prémisses posées. L'Allemagne, restée métaphysicienne malgré elle, a fait le pas : elle est remontée vraiment, par hypothèse, jusqu'à l'*origine des espèces*, ce que Darwin n'avait point osé en réalité, puisqu'il supposait déjà formées des agrégations organiques ou une seule, quelque simples qu'il les conçût, sans en expliquer la naissance.

Que les atomes, seuls existants, soient imaginés comme des monades, si l'on admet qu'ils ont en eux, outre la faculté de mouvement, la faculté de volonté et de conscience; qu'ils ne soient imaginés, à la manière des fils de Démocrite et d'Épicure, que comme des principes doués de la seule propriété du mouvement et ne donnant lieu à des phénomènes de conscience et de volonté que sous le bénéfice de groupements favorables, fortuits en un sens, quoique fatals dans un autre : n'importe l'idée que l'on s'en fait, du moment où l'on refuse de les voir régis par un principe de synthèse qui serait la cause de leurs relations et groupements successifs, on rejette ce qu'affirme aussi bien le pessimisme des bouddhistes modernes que le

christianisme de tous les temps : l'existence d'une puissance générale, et génératrice, présidant à la composition des êtres, et les poussant vers une fin, laquelle est le bonheur éternel aux yeux du chrétien, qui se trouve manquée aux yeux du pessimiste, convaincu que toutes les manières d'être présentes et futures ne peuvent se résoudre qu'en mal-être, en malheur.

Héritiers de tant de générations d'hommes, au seuil du vingtième siècle, et sur le point de passer la main à nos descendants, nous nous voyons donc en présence de trois conceptions touchant la cause, la nature et la fin des choses: le christianisme, résumé dans la paternité divine, la fraternité humaine, la béatitude céleste, vieux de près de deux mille ans, et toujours identique à lui-même en dépit des théologiens et des théologies; le néo-bouddhisme, qui met le non-être, le Nirvâna à la place du ciel et nous prêche l'anéantissement du désir de vivre ; le darwinisme, rééditant au fond sous les mots nouveaux de concurrence vitale et de sélection l'atomisme de Démocrite et de Lucrèce, ne partant comme lui que d'atomes en

mouvement, dont les combinaisons fortuitement heureuses représentent les composés qui subsistent, les phénomènes adaptés, élus, victorieux dans l'universel et permanent combat des éléments. Parce qu'elles se prononcent sur l'origine des choses, les trois conceptions sont au même titre des métaphysiques, des croyances pour mieux dire, dont les adeptes sollicitent notre adhésion.

Où irons-nous, à Jésus, à Bouddha, à Darwin ?

Nous pouvons éviter de nous enrôler sous aucun drapeau et nous retirer dans le doute. Il nous est loisible de grossir le nombre des *agnostiques*. J'ai défini le chrétien, le pessimiste, le darwinien radical devenu métaphysicien. Qu'est-ce que l'agnostique? L'agnostique professe que nous ne saurions rien connaître du principe, de la fin, et par conséquent du fond des choses. Excepté comme expression de foi individuelle, il écarte systématiquement toute spéculation qui les prendrait pour objet. Il affirme qu'à leur égard, n'étant en mesure de rien affirmer, nous ne le sommes non plus de rien nier, puisque nier revient à affirmer que quelque chose n'est pas.

L'agnostique s'est défini ainsi lui-même par la bouche de son interprète le plus notoire, M. Herbert Spencer :

« Dans toutes les directions, ses recherches arrivent à le mettre face à face avec l'inconnaissable, et à lui montrer toujours plus clairement qu'on ne peut le connaître. Il apprend à la fois la grandeur et la petitesse de l'intelligence humaine, sa puissance dans le domaine de l'expérience, son impuissance quand elle le dépasse. Il sent, avec plus de force qu'aucun autre, l'incompréhensibilité totale du plus simple fait, considéré en lui-même. Lui seul *voit* vraiment qu'une connaissance absolue est impossible. Lui seul *sait* qu'au fond de toute chose il y a un impénétrable mystère [1]. »

L'Ecclésiaste avait dit, avant M. Spencer : « Et j'ai reconnu que l'homme ne peut trouver la raison de ce qui se fait sous le soleil; et que s'il travaille à la chercher, il ne la trouve pas, et que même si le sage dit qu'il la sait, il ne la pourra pas trouver. »

L'autre nom de l'agnosticisme est résigna-

[1] *Essays.*

tion : la résignation de l'esprit à ignorer ce qu'il aimerait connaître et qu'il reconnaît inconnaissable. Est-ce que le genre humain aurait même destinée que l'individu, et si son premier mot est illusion, le dernier serait-il résignation? Cela me paraît improbable. Alors même que l'intelligence humaine avouerait chez tous son incapacité à résoudre le problème de la cause première et de la fin dernière des choses, et qu'elle renonçât définitivement à s'en occuper, ce qui est beaucoup, et je pense, trop exiger d'elle, le cœur réussirait-il à signer l'acte d'abnégation de l'esprit en s'y associant? Quelques-uns accompliront ce double sacrifice, le genre humain n'y atteindra pas ; des hommes, en nombre plus ou moins grand, se cantonneront dans l'abstention systématique, également exclusive de la négation et de l'affirmation, l'homme n'y parviendra pas. Et dussent, malgré l'apparence, les hommes y entrer unanimement pour un temps, ils chercheraient à en sortir, parce que leurs besoins, ceux de leur nature affective, morale, intellectuelle, les pousseraient à reprendre le large, à s'aventurer de nouveau sur la mer des conjectures et des croyances, pour y surnager

ou y sombrer de rechef. Quelques-uns se montreront assez forts, d'autres assez superficiels et dissipés pour se dispenser de rien affirmer de ce qui intéresse leur cœur, leur conscience et leur raison; tous, ni la plupart, ne le seront. Et ceux-là, je ne crains pas de le dire, demeureront en pleine nature d'homme, qui par l'hypothèse ou par la foi tenteront d'échapper au doute; car l'homme, j'y insiste, appartient à ses instincts, ses instincts ne lui appartiennent pas. Notre espèce demeurera métaphysicienne et religieuse d'une façon ou d'une autre. Elle continuera de tendre vers la croyance demain comme aujourd'hui, aujourd'hui comme demain.

Sous l'empire d'idées, d'aptitudes et de tendances qui diffèrent, nous imaginons des manières différentes d'être heureux, nous restons unanimes à souhaiter le bonheur et à le poursuivre. Nos cieux diffèrent, comme nos dieux: ce qui a fait que des hommes ont imaginé des cieux, et aussi des dieux différents, cela ne diffère pas. Donnez à quelque espèce animale la faculté que possède la nôtre d'idéaliser, en lui donnant celle d'abstraire et de généraliser sous l'empire du désir, vous la verrez produire des

religions et des systèmes métaphysiques. Vous ne l'en aurez pas seulement rendue capable, vous l'y aurez contrainte. Nous fûmes condamnés à idéaliser dès notre avènement, nous n'échapperons pas au décret de notre nature. Convié à se mettre au régime, l'homme continuera de se montrer intempérant dans sa recherche, restant insatiable dans son vœu.

La chose peut être affirmée sans que l'on soit prophète, sur le fondement de l'expérience comme de l'instinct : l'humanité ne deviendra pas agnostique.

Deviendra-t-elle pessimiste ? encore moins, et pour les mêmes raisons, parce que ses instincts s'y opposent, qu'ils ne vont pas dans ce sens, qu'ils vont en sens contraire. Prêcher à l'homme de tendre au non-être quand toute sa nature le pousse a l'être et à l'accroissement de l'être, c'est perdre sa peine et ses paroles ; on ne plie pas un arc à rebours sans le briser, et c'est vouloir ployer l'homme à rebours de sa posture, de ses impulsions naturelles que de lui commander de s'employer à se détruire — métaphysiquement — en s'entraînant par une méthode d'ascétisme ou d'universelle com-

passion à ne plus vouloir vivre. Ou l'homme restera immobile, ou il se mouvra dans la direction de ses forces motrices internes: il continuera de tendre à la vie et au progrès de la vie.

L'agnosticisme éliminé par les instincts de notre espèce parce qu'il les laisse en l'air, le pessimisme refoulé parce qu'il les contredit, reste le darwinisme aboutissant à l'atomisme, et le christianisme.

Le darwinisme séduit l'esprit en ce qu'il lui offre l'image d'une évolution progressive, sans hiatus ni sursaut, des choses et des êtres, et que l'esprit humain est par essence progressif et désireux de progression; qu'en d'autres termes sa tendance ou direction naturelle est du moins au plus. L'idée du progrès serait-elle autrement devenue l'idée maîtresse des intelligences contemporaines, la verrait-on se dégager plus nettement, et avec une force chaque jour croissante, en augmentant son empire sur la pensée à mesure que celle-ci s'étend et s'augmente elle-même? L'attrait que la théorie de Darwin a dès son avènement exercée sur les esprits, sa vertu magnétique, si je puis dire ainsi, ne la cherchez pas ailleurs: c'est une doctrine du progrès. Par

où, d'autre part elle repousse les esprits, c'est qu'elle explique le progrès au moyen des variations individuelles dues à l'accident des naissances et des milieux, à ce que nous nommons événements fortuits, circonstances fortuites, lors même que nous les ramenons à des causes antécédentes qui devaient nécessairement les produire. Des accidents heureux, ce sont les êtres qui survivent et qui triomphent, qui l'emportent sur les autres, parce que mieux adaptés aux conditions environnantes; des accidents malheureux, ce sont les êtres non conformes à leurs alentours et point en situation, qui sont passés par profits et pertes, qui disparaissent aussitôt, ou qui s'éteignent après avoir végété. Entre deux se placent les accidents médiocres, que Darwin, soit dit en passant, aperçoit trop peu et qui pourtant pullulent, les composés organiques qui se conservent tant bien que mal, dans une sorte d'équilibre instable sans cesse menacé, sans cesse rétabli. Mais heureux, ou malheureux, ou médiocre, créatures victorieuses, vaincues, végétantes : accidents toujours, cas fortuits, quoique fatals et nécessairement déterminés par leurs antécédents. Rien de ce qui se

produit — et c'est là le trait essentiel de la doctrine — n'arrive en vertu d'une loi d'évolution et de développement, d'un « principe de perfectionnement », comme le pense le naturaliste Nægeli, et qui serait inhérent aux organismes, ni « d'un souffle divin, force motrice intérieure dans l'histoire du développement de la vie et de la nature », comme le suppose Braun ; ni d'une « tendance au progrès » inspirée par un créateur, comme le veut Owen, ni même enfin de la « tendance au but » dont parle Baer. D'une loi de progrès inhérente à la nature et aux organismes, Darwin et son école ne veulent entendre parler à aucun titre : ce qui s'explique de reste puisque l'hypothèse précisément est faite pour s'en passer, qu'elle deviendrait superflue si l'on admettait sous aucun nom une poussée immanente des phénomènes existants, à partir des premiers, vers des phénomènes ultérieurs et supérieurs, qu'on attribue d'ailleurs cette poussée à une volonté créatrice, aux éléments eux-mêmes, ou bien à quelque principe inconscient de soi, quoique rationnel, du mouvement ascendant et ordonné des choses.

Mais notre esprit, en affinité avec l'idée de

progression, n'a point d'affinité avec le cas fortuit, avec l'accident, fatal ou non; il le rejette sous le nom de hasard comme une chose qui le contredit en contredisant ce qui fait son essence, l'instinct de l'ordre, étroitement uni à l'instinct de finalité, lesquels, joints à l'idée du mouvement, engendrent ensemble le besoin d'une marche ascendante des phénomènes. Une conception des choses qui écarte l'ordre et la finalité répugne aux lois intimes de notre entendement, au point qu'elle n'est plus même *pensable*, si l'on entend, comme il convient, par l'action de penser l'effort que l'on fait pour ramener ce que l'on pense aux lois de la pensée, représentées en premier lieu par les instincts qui nous incitent à penser.

Là se trouve l'écueil caché de la doctrine darwinienne, aujourd'hui triomphante en apparence, malgré qu'elle nous doive encore ses preuves et reste une hypothèse; là gît sa fragilité intrinsèque. En retenant la notion du progrès dans le règne organique, avec laquelle il se sent apparenté et qui l'attire, l'esprit humain, je n'en doute point, se détachera de la manière dont cette doctrine prétend expliquer le progrès,

il cherchera de celui-ci des raisons mieux adaptées à sa nature, des raisons plus conformes à la raison.

Voilà pour le rapport du darwinisme avec la nature de notre intelligence.

Combien on le trouverait, si on l'envisageait au point de vue moral, opposé à la conscience; combien plus encore au cœur de l'homme! Quel cœur n'a bondi, quelle conscience ne s'est insurgée devant le spectacle qu'on nous propose, celui de la terre exclusivement livrée au jeu de la force et du hasard! Il semble, j'en conviens, que le règne animal leur appartienne et que tout n'y soit que mêlée confuse, bataille impitoyable pour l'existence. Je sais que pour une part, prépondérante chez beaucoup, les hommes restent des animaux, des animaux de proie, et les plus féroces de tous, parce que leurs crocs et leurs griffes, ainsi que leurs appétits, sont aiguisés par la pensée et servis par ses inventions. Mais faut-il chercher notre espèce dans ce qui la confond ou dans ce qui la distingue des espèces animales? Les hommes ont leur nature, et c'est à celle-là qu'ils se soumettront davantage à mesure qu'ils croîtront en humanité. Ils recon-

naîtront les droits de la force, car elle en a, mais ce sera ceux de la force intellectuelle et de la force morale combinées. Ils diront, eux aussi, les hommes devenus plus hommes : la victoire aux plus forts ; ils ajouteront que les plus forts, lorsqu'il s'agit des hommes, ce sont les plus humains, ceux qui renferment plus de raison dans leur esprit, plus de justice dans leur conscience, plus de généreuse charité dans leur cœur. Oui, aux plus aptes, aux plus humains la supériorité, l'influence, l'empire ! Ils ne triompheront jamais assez. Cette sélection-là, elle ne sera pas opposée à nos instincts, ni le résultat de l'accident, à la fois fatal et fortuit, elle sera le résultat des impulsions qui du dedans poussent l'espèce vers son avenir, qui suscitent au milieu d'elle les hommes par excellence, les serviteurs d'élite du genre humain, vainqueurs pour tous.

# V

## LA CHOSE CONSCIENTE. — MATÉRIALISME ET PSYCHISME.

Après ce rapide coup d'œil jeté sur l'état présent des esprits, on attend de moi une conclusion. Je vais essayer de l'esquisser.

Il se trouve en nous quelque chose — nous l'appelons âme — qui sent, qui désire, qui pense et qui veut. Ce quelque chose, de quelque façon qu'on se le représente, et quel qu'il soit, en relation avec un organisme et un cerveau humains, aspire a la causalité, à la finalité, à l'ordre, au progrès : au progrès de la vie qu'elle identifie avec le bonheur. Ces besoins de notre esprit, que nous avons trouvés à la racine de nos croyances, et qui gouvernent notre intelligence comme le besoin nutritif et le besoin reproducteur gouvernent notre corps. correspondent-ils aux choses telles que l'expérience nous les montre; en d'autres termes, les lois de notre pensée sont-elles les lois de la nature, ou

bien sommes-nous seuls, dévorés de besoins sans objets au milieu de phénomènes sans ordre et sans but, sans direction dans leur mouvement évolutif vers des réalités ultérieures et supérieures? Il y a dans les choses une puissance qui les unit, qui les joint dans leur coexistence et dans leur succession, qui en fait non pas une simple somme, un total, mais un tout. Nous constatons que les phénomènes, liés dans leur série, comme ils le sont dans leur simultanéité, vont du moins au plus, qu'ils obéissent à une loi de métamorphose ascendante. Cette double loi d'union et de progression qui régit les objets de nos sensations, lesquels nous appelons extérieurs ou matériels, elle se retrouve en nous sous la forme même de notre besoin d'ordre et de notre besoin de progrès. Ce qui gouverne les choses que nous appelons extérieures ou matérielles parce que nous les distinguons de nous au moyen de nos sens [1], cela gouverne aussi nos âmes. Une impulsion irrésistible nous porte vers ce qui est ordonné, lié,

[1] Y compris notre propre corps, lequel à cet égard nous est extérieur.

harmonieux; une impulsion, plus forte à mesure que nous avançons en humanité, nous pousse à réaliser un ordre supérieur, à monter dans l'échelle de la vie un nouveau degré. Plus loin, plus haut! c'est le mot d'ordre de l'espèce. *Un sentiment est inné en chacun de nous qui l'entraîne plus haut et en avant*. Ces paroles de Gœthe dans Faust s'accordent avec celles de Pascal : « Malgré la vue de toutes nos misères qui nous touchent et qui nous tiennent à la gorge, nous avons un instinct que nous ne pouvons réprimer et qui nous élève. »

L'existence d'une chose consciente, quelle qu'elle soit, le besoin de cause, le besoin d'ordre et le besoin de progrès, qui implique celui de finalité, ce ne sont plus là des objets de croyance ou d'hypothèse, ce sont des objets d'expérience: ce sont des faits. Faits donnés avec notre pensée, et que nous n'avons point à établir par raisonnement puisque le raisonnement les suppose, qu'il est provoqué par eux et rendu possible, qu'au lieu qu'il les emprunte aux objets de la sensation il les leur applique au contraire, s'efforçant de les ramener à ses instincts qui sont ses lois, et de mettre ainsi

l'esprit d'accord avec les phénomènes, les phénomènes d'accord avec l'esprit.

Mais voici qu'après le chrétien, le pessimiste, le darwinien métaphysicien, un nouveau personnage entre en scène pour clore la série de ceux qui, à l'heure présente du siècle finissant, occupent la scène où s'agite le problème de l'humaine destinée. C'est du matérialiste que je veux parler.

Je l'entends qui m'arrête : un progrès des phénomènes, une évolution ascendante, cela existe, je le reconnais avec vous. Il existe en vous comme en moi, je le reconnais encore, quelque chose qui a conscience, qui sent, qui désire, qui pense et qui veut, et ce quelque chose, je l'accorde par surcroît, désire, pense, veut le progrès, ainsi que l'ordre. Mais pour moi ce quelque chose représente les cellules qui composent la substance grise tapissant les hémisphères de mon cerveau et du vôtre. Or, quand la mort surviendra, pour vous et pour moi, ces cellules se décomposeront avec le reste du corps dont elles font partie ; elles se décomposeront en atomes, et comme elles n'étaient susceptibles de conscience

et de volonté que dans leur forme et groupement cérébral, elles cesseront d'être conscientes et voulantes. Cependant des phénomènes continueront de succéder à des phénomènes, y compris ceux qui s'appellent des hommes. Dans une série qui unira les nouveaux aux précédents suivant un ordre progressif, vos éléments, dont un certain nombre logés en votre cerveau furent conscients et voulants, iront s'associer à d'autres éléments pour constituer avec eux des composés différents de ceux que nous fûmes, à jamais dissous. Il n'y aura donc pas de progrès pour ce que vous nommez les âmes, car les âmes n'existent qu'en apparence; en réalité il n'existe que des atomes qui se groupent en organismes, qui sont pendant l'évolution d'un corps, plante, bête, ou homme, incessamment remplacés par d'autres, jusqu'à ce que les derniers venus, au moment de la mort, arrêt de leur évolution sous la forme d'un corps déterminé, se dispersent et redeviennent disponibles pour d'autres combinaisons, analogues ou dissemblables.

Telle est la thèse. Avant de répondre examinons ce que renferme, à l'insu de beaucoup de

ceux qui la professent, l'opinion dite matérialiste. Ne se paie-t-on pas d'un mot, lorsqu'on parle de matière et de matérialisme ? On affirme que la substance grise des hémisphères du cerveau est ce qui a conscience, au lieu de se borner à affirmer qu'elle est la condition physiologique de la production du fait de conscience. Acceptons l'affirmation, en la tenant provisoirement pour autre chose qu'une conjecture parmi d'autres que l'on peut faire. La substance grise se compose de cellules : on dit par conséquent que les cellules, au nombre de plus d'un milliard d'après quelques physiologistes, sont ce qui a conscience. Mais les cellules de la substance corticale grise sont à leur tour composées. Nous appelons éléments ultimes leurs parties composantes, ou plus ordinairement atomes, en raison de la nature incomposée que nous sommes contraints de leur attribuer, tout composé pour notre pensée se résolvant nécessairement en incomposés, l'idée d'un composé impliquant celle de choses qui le composent et qui ne sont pas elles-mêmes composées. D'où suit que, dans l'hypothèse, lorsqu'on avance que les cellules grises des hémisphères cérébrales sont le sujet des faits de conscience,

on dit réellement que les atomes qui constituent ces cellules sont ce qui a conscience ; en d'autres termes, que cesatomes sont les sujets de tous les phénomènes de conscience que nous éprouvons : sensations, sentiments, idées, volontés. Que si l'on imagine qu'ils ne le sont pas tous, il faudra toujours convenir que quelques-uns le sont, il faudra toujours penser qu'une pluralité quelconque d'atomes, qu'importe le nombre ! constitue ce qui est conscient sous tous les modes de conscience que nous expérimentons. Supposer qu'un seul des atomes de la substance grise corticale est ce qui a conscience, nous placerait dans une hypothèse différente de celle que l'on adopte, elle nous ramènerait à l'atome monade de Leibniz, ou tout simplement à l'hypothèse traditionnelle de l'âme une et incomposée.

On le voit. L'affirmation des partisans de la substance grise consciente consiste en réalité à soutenir qu'il existe autant d'âmes qu'il y a, ou que l'on suppose d'atomes composant cette substance doués de la faculté de conscience, soit qu'ils la possèdent toujours et partout, soit qu'ils ne l'acquièrent et ne la manifestent que dans un groupement spécial, en relation avec un com-

posé plus général d'atomes que nous nommons organisme ou corps. L'hypothèse impliquerait donc, non pas la négation de l'âme, ainsi qu'elle en avait l'air, et comme le veulent ses partisans, mais au contraire l'affirmation d'une pluralité d'âmes, d'âmes en nombre incalculable. Qui comptera en effet les atomes constitutifs de la substance corticale grise, ne fût-ce que sur un périmètre d'un millimètre carré! Tout atome conscient, ou susceptible de le devenir, porte en soi et avec soi la faculté de conscience qu'il manifeste ; c'est une âme, car il est impossible de trouver de l'âme une autre définition que celle-ci : une chose douée de la faculté de conscience. Que cette faculté se manifeste toujours et en toute circonstance, qu'elle demeure latente et n'apparaisse que sous le bénéfice de conditions cosmiques et physiologiques déterminées, le point du litige n'est pas là : il suffit qu'une chose soit susceptible de devenir consciente, ou de le redevenir, pour qu'elle mérite d'être appelée âme.

Je ne verrais pour ma part aucune difficulté à supposer que des condensations d'âmes ont lieu dans certaines régions du cerveau, que

même tous les éléments incomposés, tous les atomes qui entrent dans la composition des corps organisés sont des âmes, au moins à l'état virtuel et en puissance ; ce qui nous mènerait jusqu'à imaginer qu'il pourrait bien n'exister en définitive que des âmes : en langue philosophique, que tous les atomes sont des monades, et que s'ils ne se montrent pas tous conscients, ils sont tous susceptibles de se montrer tels dans certaines conditions, dans certaines relations de groupement avec d'autres. Toutefois, cette manière de se représenter les choses ne pouvant être établie par preuves, elle n'est qu'une hypothèse si l'on ne fait qu'y incliner, une croyance quand on l'adopte, en bonne compagnie d'ailleurs, car Leibniz n'en est pas éloigné et la frôle constamment.

Ils ne sont pas rares aujourd'hui ceux qui transforment l'atomisme universel des vieux matérialistes en un monadisme universel, ou pour me servir d'un mot plus nouveau, et mieux approprié, en un *psychisme* universel. Rien que des âmes : partout des âmes ! telle serait l'idée à laquelle s'arrêtent avec complaisance ceux des disciples de Darwin qui se sont donné, de

l'autre côté du Rhin, la satisfaction de couronner la doctrine du maître en la surmontant d'un faîte métaphysique : ils ont remplacé le panthéisme par le panpsychisme.

Étendue de la sorte à tous les éléments du multiple, bien qu'elle néglige le côté unitaire ou synthétique des choses, cette conception a de l'attrait. Dans son application restreinte aux faits de conscience, et lorsqu'on nous la propose pour les motiver, elle se heurte aux objections suivantes, tirées non d'une supposition ou d'une croyance, mais des données de sa vie intérieure que l'expérience fournit à chacun de nous.

Première objection. Toutes les parties du corps, en leur incessant mouvement d'échange avec le milieu ambiant, se renouvellent par substitution, de telle sorte qu'au bout d'une période limitée (Flourens l'estimait d'environ sept années) le corps entier serait remplacé en ses éléments. Ce fait, il n'y a pas de physiologiste qui le conteste aujourd'hui, on ne diffère que sur le temps durant lequel il se réalise. Mais s'il en est ainsi, les cellules de la substance grise des hémisphères du cerveau, qui font partie du corps, et par conséquent les atomes, ou

les incomposés dont elles se composent ont été remplacés par d'autres, remplacés sans exception, dans un intervalle qui ne saurait dépasser, paraît-il, même chez les organismes humains les moins actifs, dix ou douze années. Cependant, au bout d'un temps qui excède cette période, qui remonte à vingt, trente, cinquante années, et plus haut chez quelques personnes, ce qui éprouva un état de conscience le restitue en l'absence de ce qui l'a causé, et se sent la même chose que ce qui l'éprouva autrefois, car elle dit : j'ai senti, j'ai pensé, j'ai voulu ceci à telle époque, en tel lieu, en telles circonstances de ma vie. Quelque chose, en M. Chevreul centenaire, se souvenait de sensations, de sentiments, de pensées et de volontés qui avaient eu lieu en elle à une distance de près d'un siècle : car il est d'expérience commune que la mémoire, pendant que nous inclinons vers notre fin, projette en arrière, ainsi que ferait un soleil couchant intérieur, des rayons de plus en plus obliques, éclairant d'une lumière particulièrement vive notre enfance, notre jeunesse dès longtemps écoulées, unissant notre commencement à notre fin, et fermant ainsi sous nos

propres yeux le cycle de notre vie, qui commença avec le premier fait de conscience, qui s'achèvera avec le dernier, s'il en existe un dernier: car nous n'en savons rien et ne pouvons que le conjecturer ou le croire, le fait restant en dehors de notre expérience.

Puisque le souvenir est impossible sans quelque chose dont on se souvient, qui dit *je*, qui compare un état de conscience éprouvé à un autre dont elle le distingue, et quelque semblable qu'il soit, il se trouve donc dans le renouvellement par substitution de tous les éléments du corps, y compris ceux du cerveau, une réalité qui a subsisté, un point fixe au milieu du chassé-croisé incessant des atomes, centre de conscience autour duquel gravite ce petit monde en évolution, ce tourbillonnement si complexe et si ordonné en ses mouvements que représente un système organique. Voilà le premier fait d'expérience qui m'empêche d'adopter l'idée que la chose consciente est identique aux éléments du cerveau, groupés en cellules et en fibres dans la substance grise des hémisphères.

Je m'empresse d'ajouter que l'impossibilité logique où je me sens d'accepter l'hypothèse

dite matérialiste ne vient nullement de ce que les éléments de la substance grise des hémisphères en leur masse tombent sous mes sens, et que, devenant des objets de sensation, ils m'apparaissent sous l'aspect que nous nommons matériel. Non. Je ne me heurte pas au dualisme traditionnel de l'esprit et de la matière, lequel peut fort bien n'exister qu'en apparence et non au fond; car il n'y a rien d'incompatible à penser qu'une même réalité, perçue au moyen des sens sous l'aspect matière, puisse être saisie au moyen du sens intime comme esprit, ou comme âme, c'est-à-dire se saisir elle-même comme une chose qui prend conscience de soi en même temps que de sa relation avec d'autres choses. Cela n'est pas démontré, et ne saurait l'être; cela n'est pas contradictoire, je le répète, et dès lors peut être supposé, toute hypothèse étant admissible qui n'implique point contradiction.

Mais qu'aurai-je gagné à faire pareille supposition en regard du problème qui m'occupe, celle du rapport de la chose consciente et du cerveau? Alors même que j'imaginerais que tous les atomes sont susceptibles à la fois d'être

perçus objectivement sous l'aspect matériel et de se percevoir eux-mêmes sous l'aspect psychique, je resterais en face de ce fait : que dans le tourbillonnement d'atomes qui constitue le mouvement propre à tout système organique, dans celui qui s'opère en mon corps, un ou plusieurs atomes — prenez-en aussi peu ou autant qu'il vous plaira — sont demeurés les mêmes, puisque s'ils avaient été remplacés comme les autres, la condition indispensable de toute mémoire, et aussi celle du moi, manqueraient ; puisque les faits de conscience, dont la succession est ma vie, dispersés à la manière des grains d'un chapelet sans fil, n'auraient rien qui les unit, rien qui les pourrait comparer entre eux ; puisque enfin *ce qui a conscience* ferait défaut dans les phénomènes de conscience.

Ce qu'aujourd'hui l'on appelle dédoublement du moi, ou double personnalité, laisse subsister la chose consciente, qu'on ne prétend pas être autre d'ailleurs, malgré les termes employés, parce qu'elle perd le souvenir d'une manière d'être pour en affecter une différente, quitte à renouer le fil en revenant à l'antérieure temporairement échangée. Une même chose pourrait

passer en des organismes différents, n'en rien savoir, c'est-à-dire ne pas se souvenir des conditions de sa vie précédente : c'est l'hypothèse de la métempsycose. Dirait-on pour cela qu'elle est devenue une autre, le serait-elle?

La théorie qui porte le nom de phénoménisme s'efforce de réduire le moi à des états de conscience. Cela ne suffit pas à l'expérience et au fait. Les états de conscience successifs représentent sans doute une condition indispensable du moi en formation, ils n'en sont pas la condition unique ni première; car il faut bien, j'insiste, que quelque chose existe qui éprouve les états de conscience successifs et distincts, qui les unisse pour en faire le moi dont ils sont les matériaux, et qui ne cesse de se former en se transformant au moyen de nouvelles acquisitions.

On voudra bien observer en effet que cette chose non seulement subsiste au milieu et à travers toutes les métamorphoses du corps, mais qu'elle s'augmente, et en quelque sorte s'alimente à chaque instant des nouveaux faits de conscience éprouvés par elle, alors que le corps a fini de croître et qu'il s'est pour ainsi dire

cliché dans le type vers lequel depuis la naissance, en vertu de je ne sais quelle puissance motrice aussi mystérieuse qu'évidente, s'acheminait son évolution. Les atomes qui pénètrent dans la sphère d'un organisme en mouvement pour en remplacer d'autres qui en sortent, se groupent d'une façon analogue et reconstituent une charpente, des muscles, une jambe, un bras et une main, une poitrine, un estomac, un cœur, un cerveau. Et pendant que ces recompositions en ordre analogique s'effectuent à notre insu, automatiquement, sous la loi régulatrice de l'ensemble, le quelque chose qui a conscience ne cesse d'acquérir, se composant une individualité, un moi, non pas au moyen d'éléments qui s'associent en cellules et en fibres pour former et reformer des organes, mais à l'aide de sensations, de sentiments, d'idées, de volontés : sorte d'organisme intangible, espèce de corps psychique qui constamment varie, sans que ce qui a conscience, et qui s'enrichit de chaque nouvel événement de conscience accompli en lui, devienne cependant une autre chose que celle qu'il fut dès le premier état de conscience qu'il éprouva.

L'évolution intérieure, l'évolution psychique, est un fait d'expérience aussi incontestable que l'évolution corporelle; plus incontestable même, car il serait à la rigueur possible de prétendre que l'évolution corporelle n'est qu'une apparence, tandis que l'évolution psychique ne pourrait être niée que si l'on niait les faits de conscience qui la constituent, ce qui reviendrait à nier que nous éprouvons ce que nous éprouvons. — L'évolution psychique restera toujours irréductible à l'évolution organique, bien qu'elle l'ait pour condition manifeste, et quand même on les envisagerait comme deux aspects d'une évolution identique au fond, on ne réussira jamais à les confondre. Un mouvement du corps, et plus spécialement un mouvement du cerveau peut être reconnu comme la condition d'un état de conscience sans que pour cela un état de conscience devienne jamais un mouvement, ni un mouvement un état de conscience. Le mouvement n'a pas besoin qu'il existe une chose qui ait conscience, la conscience d'un mouvement en a besoin ; et lorsque le mouvement fournit l'occasion d'un fait de conscience qui n'est plus la conscience d'un mouvement, qui est une sensation, une

émotion, une pensée, un désir, une volonté, la nécessité d'une chose susceptible, à propos et sous l'empire de mouvements accomplis dans le cerveau, de produire des faits qui ne sont pas des mouvements, ni même la conscience de mouvements, se montre encore plus évidente, et l'évidence même.

Autant de faits de conscience, autant de preuves que la chose consciente, à laquelle nous réservons le nom d'âme, se donne à soi-même de sa réalité.

Le cerveau, et plus spécialement les cellules de la couche grise des hémisphères, peuvent représenter l'état physiologique indispensable à l'accomplissement des faits de conscience d'ordre humain sans qu'il s'ensuive que les cellules, ou pour mieux dire les atomes de la substance corticale grise, soient ce qui éprouve les faits de conscience, pas plus que l'âme n'est l'oreille ni l'œil, parce que pour entendre et pour voir elle a besoin d'une oreille et d'un œil. On ne prétend pas que l'oreille soit ce qui entend, que l'œil soit ce qui voit, mais que l'audition et la vision s'effectuent au moyen de l'oreille et au moyen de l'œil. Or le cerveau est un organe

aussi bien que l'oreille et que l'œil. Pourquoi serait-on fondé à dire de lui ce que l'on ne dit pas de l'oreille ou de l'œil ; pourquoi affirmerait-on qu'il est ce qui sent, pense, et veut, et point l'appareil au moyen duquel la chose consciente sent, pense et veut ?

Je n'ai pas à m'informer, lorsque j'affirme l'existence d'une chose qui a conscience, des hypothèses ou des croyances dont elle serait l'objet. Je n'ai pas à me demander s'il n'y a qu'une âme, se multipliant en des centres de conscience différents dans les différents organismes conscients sans perdre pour cela son unité essentielle ; s'il y a autant d'âmes que d'atomes, c'est-à-dire si tous les atomes sont doués de la faculté de conscience ; si enfin, parmi les atomes, il n'en existe qu'une certaine catégorie qui soient des âmes, éléments identiques d'une substance homogène, d'un corps simple animique. Je n'ai pas davantage à m'enquérir si, en même temps qu'elle se montre douée de la faculté de conscience et de volonté sous le bénéfice de certaines conditions organiques, la chose que nous nommons âme est douée de la faculté de corporisation et cause des organismes auxquels elle se joint pour de-

venir consciente et voulante d'une certaine manière. Ces hypothèses, et celles que l'on pourrait faire encore, de même que les croyances en lesquelles on peut les transformer, se trouvent toutes en dehors de l'expérience. Qu'on en adopte une, qu'on les rejette toutes, qu'on refuse d'en examiner aucune, le fait demeure : quelque chose a conscience, et ce quelque chose ne peut être rien.

Ne serait-ce pourtant qu'une illusion à laquelle la chose consciente serait condamnée de se sentir, quoique liée à eux, distincte de son milieu organique et de ses autres milieux ? Et pourquoi s'estimerait-elle dans l'illusion, alors que les faits déduits de l'évolution du corps et de la sienne, au lieu de la démentir, appuient sa conviction ?

Un suprême témoignage que l'âme se donne de sa réalité distincte du corps, c'est quand elle livre celui-ci sur le champ de bataille, sur le bûcher ou sur l'échafaud, qu'elle le sacrifie volontairement pour le triomphe d'une idée, d'une foi, et rien que pour ne pas mentir. Les héros de toute venue et de toute espèce, qu'ils immolent leur corps à l'erreur ou au vrai,

témoignent également que quelque chose existe qui n'est pas le corps, car le corps ne décide pas sa propre destruction. L'héroïsme et le suicide sont des attestations péremptoires qu'une âme, en même temps qu'à elle-même, apporte aux autres âmes de son être.

Quelque conjecture que l'on fasse au sujet de l'âme, elle est. Supprimez ce qui a conscience, le monde disparaît. Et quand ce que nous nommons le monde ou l'univers n'existerait pas réellement tel que nos sens nous le montrent, quand il serait même une pure vision engendrée par nous, un rêve que nous ferions éveillés, la chose qui rêverait et qui produirait l'illusion du monde en existerait-elle moins? Ce qu'elle aurait senti, désiré, pensé, voulu à propos d'un songe dont elle serait l'auteur, elle qui l'aurait senti, désiré, pensé, voulu, cela ne serait-il pas réellement? Ce qui créerait un monde illusoire témoignerait qu'il est, à moins qu'un effet devienne concevable sans une cause. Je douterai donc de tout au monde, si vous y tenez, et du monde même : il ne m'est pas loisible de douter de ce qui doute. .

---

# VI

## LA LOI INTÉRIEURE. — LE PRINCIPE UNIVERSEL EN NOUS

Cependant, assuré de l'existence de mon âme, sinon de la vôtre, serai-je en mesure de résoudre le mystère de l'origine et de la fin des choses et de mon être? Je continuerai de m'y engloutir, toutes mes perquisitions, comme dit énergiquement Montaigne, continueront de « tomber en éblouissement ». Que pourrai-je donc croire, en partant de ce que je connais, en m'orientant, quoiqu'en la dépassant, sur mon expérience?

Les faits essentiels qui constituent celle-ci, je les ai relevés. Ce sont des lois, les lois qui gouvernent mon corps, celles qui gouvernent mon intelligence. En tant que corps j'appartiens à l'instinct nutritif et à l'instinct générateur, ainsi que les animaux; en tant qu'esprit j'appartiens au besoin de cause, au besoin d'ordre et de finalité, au besoin de progression. Tout mon être enfin, conformément à ses manières d'être,

obéit au *besoin d'être et de persévérer dans l'être*. Ce besoin d'être se résout en un besoin de bien-être, ou comme nous disons, de bonheur.

Or, nous sommes dans cette vie exposés à ne pas voir les besoins de notre nature satisfaits, et les plus favorisés, les plus heureux ne sont que les moins malheureux. Il devient manifeste en outre, lorsque l'on considère les besoins de notre nature, soit corporels, soit intellectuels, qu'ils n'existent pas plus en vue de nous procurer des jouissances ou de nous rendre heureux, malgré que nos jouissances et notre bonheur en résultent lorsqu'ils sont satisfaits, qu'ils n'existent en vue de nous rendre malheureux et de nous faire souffrir, malgré que nos souffrances et notre malheur en procèdent lorsqu'ils sont contrariés. Quoique nous nous destinions forcément au bonheur, l'idée doit être écartée que nous sommes destinés au bonheur si nous voulous nous en rapporter à l'expérience que nous acquérons des choses et de nous-mèmes. Mais alors à quoi sommes-nous destinés, à quoi pouvons-nous l'être?

Question que notre besoin de finalité nous impose.

A moins qu'on élude la question et le questionneur (c'est l'homme) en répondant que nous ne sommes destinés à rien; à moins qu'on ne réponde que nous ne pouvons savoir à quoi nous sommes destinés et qu'on refuse de se prononcer en aucun sens, je n'aperçois qu'une réponse possible : nous sommes destinés au progrès. La loi de progression que nous constatons dans les phénomènes, le besoin de progression que nous sentons en nous, plus impérieux à mesure que nous élevons davantage notre vie, semblent s'accorder et rimer en quelque sorte ensemble, le dehors avec le dedans, pour nous autoriser à croire ainsi. Car c'est encore là une manière de croire, l'expérience nous étant refusée d'un mode d'existence ultérieur à celui-ci, et supérieur. Des nouvelles d'une autre vie, aucun de ceux qui ont quitté celle-ci n'en a jamais apporté, hormis dans l'imagination du spirite. Et pourtant la pensée d'un progrès dans l'existence est la seule qui s'accorde avec l'idée du progrès qui aujourd'hui domine de si haut les esprits, de quelque point de l'horizon qu'ils viennent, et qui est devenu leur commun rendez-vous, en dépit de

la diversité des opinions. Revendiquer, ou seulement conjecturer, augurer un mode de vie future en vue d'accroître nos jouissances, cela peut avoir de la valeur au regard de notre désir unanime de bonheur, cela est sans portée, j'allais dire sans titre au regard de la conscience. Un espoir, une revendication au nom de notre besoin moral s'offre sous un autre aspect et ne saurait être écarté avec dédain : on ferait fi autrement de ce qu'il y a de plus élevé en l'homme, qui est le besoin de s'élever, ne laissant à notre espèce, en proie aux souffrances du corps, du cœur et de la pensée, que la poursuite des jouissances corporelles, à l'élite que les investigations de la science, la satisfaction de la curiosité, les découvertes qu'elle amène, et l'industrie qui les applique pour accroître notre pouvoir.

La nature a-t-elle été pensée, a-t-elle été voulue? Nous inclinons à le croire, étant des êtres pensants et voulants, et les marques de finalité que nous y relevons, surtout dans les phénomènes organiques, s'offrent à nous comme des présomptions qui nous rapprochent de cette opinion, quand elles ne nous touchent pas comme

des preuves décisives. Stuart Mill pense que, sans que l'expérience se trouve contredite ni la science, on peut croire «que l'univers a été créé et même est continuellement gouverné par une intelligence, pourvu que l'on admette que le gouverneur intelligent adhère à des lois fixes».

Je ne m'arrêterai pas à disserter là-dessus.

L'intelligence reconnue ou supposée dans le principe des choses, en aurons-nous l'intelligence? Nous aurons changé le nom du mystère, nous ne l'aurons pas éclairci, et nous pourrons nous écrier comme le fit un jour avec éloquence Renan : «Abîme, notre père!» Que d'ailleurs le principe des lois universelles, et des nôtres, soit imaginé comme une intelligence et une volonté, qu'on refuse de le reconnaître pour tel, ou qu'on se récuse et se déclare incompétent en pareil sujet, les lois resteront ce qu'elles sont: aussi bien celles des astres, que celles de notre corps et celles de notre esprit, que nous sentons vivre et nous gouverner dans les instincts de notre corps et dans les instincts de notre esprit. Nous n'en continuerons pas moins, quelque supposition que nous fassions sur la cause des lois qui nous régissent, à leur appartenir.

Les hommes resteront, en vertu de leur nature, des animaux idéalisants. On aura beau faire et beau dire, les âmes ne se passeront jamais d'horizon. Il leur faut un lointain. Quand elles devraient ne le peupler que de mirages, elles en créeront toujours et remplaceront par d'autres ceux qu'elles auront vu s'évanouir en s'en rapprochant. Derrière elles un principe d'amour, une cause paternelle, devant elles un chemin qui monte à une vie supérieure et qu'elles sont assurées de suivre en cherchant à s'élever moralement, quel plus beau rêve, plus consolant et plus doux pourront-elles jamais faire ? Que ceux qui, malgré l'expérience, réussissent à retenir cette croyance, la chrétienne, gardent leur trésor avec soin. Nous ne voulons pas la leur ôter. Ils ont après tout le meilleur lot. Née du cœur, elle tient le cœur au chaud. Quand leur foi ne serait que chimère, ils auront cru à sa réalité, et durant cette vie, vécu d'un idéal qui les aura édifiés et consolés, ce qui est le propre de la religion, fortifiés contre les épreuves, contre le malheur, contre le doute. Ils auront triomphé dans leur songe, si c'en est un, de ce qui est. Leur éphémère illusion sera devenue

génératrice de réalités au fond d'eux-mêmes, au mépris de celles qui les assiègent du dehors et qui semblent n'exister que pour les démentir.

Quant à ceux qui ne réussissent pas à croire de cette façon, et leur nombre chaque jour augmente, quant à ceux qui se sont reconnus incapables de se former aucune idée du principe et de la fin des choses, quelle ressource leur reste-t-il de satisfaire aux instincts, aux besoins qu'ils n'auront pu détruire et qui sont en eux la voix de l'espèce ? Il leur reste la ressource de penser que leurs âmes font partie de l'ensemble universel, et que dans cet ensemble en mouvement sous l'empire d'une loi de progression, elles se trouvent, quoique d'une manière qu'il leur est interdit d'imaginer, entraînées avec lui vers des fins indiscernables, vers un état d'existence supérieur. Sans avoir par la foi, ni même par l'hypothèse, résolu le problème de l'origine et de la destinée des êtres, sans avoir donné au principe universel des attributs humains, demeurés agnostiques en ce sens, à l'écart du pessimisme comme du matérialisme, ils se seront affermis dans la conviction qu'il y a de la causalité, un ordre, une progression et de la finalité dans les

choses, et que celles-ci s'accordent avec le besoin de causalité, d'ordre, de progression et de finalité auxquels nous ne réussissons pas à nous dérober. Ils auront signé leur pacte, leur paix, avec l'univers et avec la puissance impénétrable qui le gouverne par des lois, ainsi qu'eux-mêmes.

Et si la croyance au Père leur est refusée, elles seront libres, tout en s'abstenant de se prononcer, soit par la négation, soit par l'affirmation, sur les attributs de l'amour, de la justice, de la raison accordés au principe universel, de mettre plus d'amour dans leurs cœurs, plus de justice dans leurs consciences, plus de raison dans leurs pensées. Elles auront, en le faisant, attiré en elles comme la substance du Dieu des chrétiens, et dans la mesure de leur amour, de leur justice, de leur raison, l'auront réalisé au milieu des hommes. Car le principe des choses, pour demeurer inaccessible à nos prises par delà le phénomène, se manifeste dans les lois des choses, et dans les nôtres. Si Dieu en soi nous échappe, nous pouvons, en étudiant nos lois, et particulièrement celles de notre pensée, apprendre à connaître Dieu en nous. Principe d'ordre et de progression, nous l'accueillons,

le sentons, le pensons et le voulons en pensant, en aimant, en voulant l'ordre et le progrès. Ce qui nous unit est l'ordre parmi nous, nous l'appelons raison et justice; ce qui nous élève est le progrès: progrès de la raison et de la justice.

Efforçons-nous d'augmenter en nous ces choses à la fois humaines et divines. Nous n'aurons pas compris ainsi le principe de l'univers, nous aurons compris la manière dont il nous apparaît, et *besongne* en notre for intérieur dans les tendances, dans les instincts incoercibles de notre nature affective, intellectuelle et morale. Si nous nous sommes trompés en suivant nos instincts, nous nous serons du moins trompés humainement. Et comment ferions-nous pour échapper à nos instincts en gardant notre organisation humaine? Aucune théorie ne les vaincra, ils vaincront toutes celles qui les contrediront. L'instinct est maître souverain. Il a le dernier mot en tout débat parce qu'il a le premier.

Ch. Dollfus.

# TABLE


| | Pages |
|---|---|
| I. Les racines de la croyance : nos instincts . . . | 3 |
| II. Jésus et le Père céleste . . . . . | 32 |
| III. Le pessimisme : Bouddha. Schopenhauer . . . | 52 |
| IV. Darwin . . . . . | 90 |
| V. La chose consciente. Matérialisme et psychisme. | 109 |
| VI. La loi intérieure. Le principe universel en nous . . . . . | 130 |


Strasbourg, typ. G. Fischbach. — 979.

# LIBRAIRIE FISCHBACHER. 33, Rue de Seine, PARIS

## En vente :

LE LIBRE ARBITRE. — Étude philosophique par Ernest Naville. Un volume in-8. . . . . 6 fr. —

ESSAI DE PHILOSOPHIE ÉVOLUTIVE à l'usage des gens du monde, par Henri Marchal. Un volume grand in-8 . . . . . 3 fr. 50

LES DÉFAILLANCES DE LA VOLONTÉ AU TEMPS PRÉSENT. — Trois conférences prononcées à Paris et à Genève par Raoul Allier, professeur de philosophie. Un volume in-12 . . . . . 1 fr. 50

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE EUROPÉENNE, par Alfred Weber, professeur à l'Université de Strasbourg. 4e édition. 1 volume in-8. . . . 10 fr. —

LES ORIGINES INDO-EUROPÉENNES, par Adolphe Pictet. Ouvrage couronné par l'Académie française. Deuxième édition 3 vol. grand in-8. 30 fr. —

LES ORIGINES, I. Le problème de la connaissance. — II. Le problème cosmologique. — III. Le problème anthropologique. — IV. L'origine de la morale et de la religion par E. de Pressensé. 4e édit. 1 volume in-8. . . . . 7 fr. 50

ORIGINE ET PHILOSOPHIE DU LANGAGE ou Principes de linguistique indo-européenne, par Paul Regnaud. 2e édit. Un vol. in-18 jesus 4 fr. —

ÉTUDE LOGIQUE SUR LA CLASSIFICATION DES SCIENCES, par Adrien Naville. Brochure grand in-8. . . . . 2 fr. —

ESSAI SUR LES ORIGINES DE L'IDÉE DU PROGRÈS, par Léon Marillier. Un vol. in-8 . . . . . 3 fr. 50

LES LOIS DE LA NATURE DANS LE MONDE SPIRITUEL, par Henry M. Drummond. Traduit de l'anglais par C.-A. Sanceau et précédé d'une introduction par Eug. Réveillaud. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr. 50

DE L'IDÉAL MORAL, par Fr. Lichtenberger. Broch. gr. in-8 raisin. 1 fr. —

LE CRÉATEUR ET LA MÉTHODE DE LA CRÉATION. Discours prononcé à la conférence Fernley, en 1887, par W. H. Daltinger. Traduit de l'anglais par John W. Hérivel. Un vol. in-12 . . . . . 1 fr. 50

LE PROBLÈME DU MAL, par A. Ott. Un volume in-8. . . . . 7 fr. 50
*De la Raison.* — Recherches sur la nature et l'origine des idées morales et scientifiques, par A. Ott. 1 vol. in-8 . . . . . 7 fr. 50
*Critique de l'Idealisme et du Criticisme*, par A. Ott. — Un volume in-8. . . . . 7 fr. 50

HISTOIRE DES RELIGIONS, par Albert Réville, professeur au Collège de France.
A. *Leçon d'ouverture du cours d'histoire des religions* Broch. in-8. 1 fr. —
B. *Prolégomènes de l'histoire des religions.* 4e édit. 1 vol. in-8. 6 fr. —
I. *Les Religions des peuples non-civilisés.* Deux vol. in-8 . . 12 fr. —
II. *Les Religions du Mexique, de l'Amérique centrale et du Pérou.* Un vol. in-8. . . . . 7 fr. 50
III. *La Religion chinoise.* — Un vol. in-8 en deux sections . . 12 fr. —


Strasbourg, typ. G. Fischbach. — 1889.